

Miquel avait deux ou trois ans, quand pour la première fois, il entendit le mot "mer". D'abord, ce nom ne signifiait rien pour lui.

Lorsque la nourrice le prononçait, l'enfant l'écoutait avec ravissement, parce qu'il était court et sonore, et aussi, parce que les chers yeux de "Néné" s'allumaient d'enthousiasme.

"Nous irons au bord de la mer", disait la nourrice, et Miquel répétait "Me...me...", tapant de ses petites mains, le visage hâlé et mobile de Caroline.

Bien avant d'avoir pu dire "mer", avec le r final, il avait déjà appris à dire : "Néné, papa, maman et poupe"; il en était très fier.

Caroline, brusque et aimante, couvrait Miquel de baisers. Elle avait répondu aux premiers vagissements de l'enfant avec le don précieux d'elle-même. Oui, Néné s'était tout simplement laissé manger par Miquel. Quand il était petit - à trois ans, il considérait cette époque-là comme lointaine - Caroline lui donnait le sein. Miquel le prenait dans ses petites mains avides, s'y précipitait la bouche ouverte, et gloutonnement, il suçait. Et, ô merveille, une manne sucrée et tiède coulait dans sa gorge. Mais un jour, Caroline s'était soudain mise à lui refuser le sein. Elle voulait à tout prix lui faire avaler une substance fade et pâteuse, qu'elle nommait "poupe".

Miquel aimait beaucoup la soupe maintenant, mais, à l'époque, l'inexplicable attitude de la nourrice lui avait fait bien de la peine. Il ne pouvait y songer sans se sentir étrangement mélancolique.

Souvent, papa sortait Miquel du berceau, le promenait à travers la chambre, chantant d'une voix basse, extrêmement agréable, jusqu'à ce qu'il se rendormît. Néné le berçait en parlant, papa en chantant. Toujours quand papa le prenait dans ses bras, il faisait sombre dans l'alcôve; seul, un angle était éclairé par une petite flamme jaune et tremblante. Sous la clarté de la lampe était un petit objet bizarre, dont

le tic-tac ne s'arrêtait jamais, et le matin, en se levant, papa le mettait dans sa poche. Miquel ne comprenait pas pourquoi, la nuit, pendant que tout le monde se reposait, cet objet continuait à faire du bruit. Quand Miquel eut la rougeole, la damnée machine demeura tout le temps près de lui, produisant son odieuse musique, se moquant de ses souffrances, veillant à lui rappeler que quelque chose allait de travers, comme toujours quand elle n'était pas dans la poche de papa.

Maman occupait très peu de place dans la vie de Miquel. Elle demeurait toujours dans son fauteuil, les mains pendantes, les yeux grands ouverts. De temps à autre son regard s'allumait, deux bras se détachaient de ce corps immobile, une voix fluette disait :

"Miquel, Miquel !"

Parfois, maman demandait qu'on lui mît Miquel sur les genoux. Elle le prenait gauchement, et elle disait :

"Mon cher petit, mon tout petit !"

Cette voix larmoyante effrayait Miquel. Quand Néné disait : "mon petit", le monde s'emplissait de lumière, et la chaleur des bras de la nourrice se communiquait au corps de l'enfant.

Maman se fatiguait bientôt de le tenir, elle le tendait à papa, ou à Néné, et la vie recommençait à être belle.

Un jour, Miquel découvrit un monstre. C'était un long serpent qui traversait la plaine, crachant du feu, traînant une queue lumineuse. Miquel ne poussa point de cris, mais de toutes ses forces, il s'agrippa au corsage de Caroline. Dans un éclat de rire, celle-ci l'embrassa, lui dit qu'il ne fallait pas avoir peur. Ce monstre observait toujours une conduite irréprochable, mais chaque fois que l'enfant le voyait ou l'entendait, il tremblait de nouveau. Caroline avait raison pourtant : le monstre possédait une manière de sagesse, il ne se précipitait jamais sur le village, ni n'arrachait les arbres, ni ne ~~saxpraxixixi~~ détruisait les maisons, ni ne dévorait les gens, comme il aurait pu le faire.

Une fois, Miquel le vit de près : des messieurs comme papa, et des dames comme maman se promenaient tranquillement dans son ventre, y demeuraient assis, souriants, parfaitement heureux. Miquel cessa d'avoir peur du monstre.

A quatre ans, Miquel associait déjà la forme et le son des choses à une idée de beauté ou d'utilité. La mer demeurait un mystère. Non seulement elle était invisible, mais encore indéfinissable. L'imagination de l'enfant s'égarait. La mer ne pouvait être comparée qu'aux choses vagues et impalpables : anges, démons, fées, sorcières...

Mais la mer avait une consistance physique, Néné l'avait vue, Néné pouvait la décrire. Un jour il la verrait, lui aussi.

Caroline disait aux femmes du village :

" Cette nuit-là, la mer menait un tintamarre effrayant, on l'entendait dès Palafrugell, et les familles des pêcheurs, craignant une catastrophe, se mirent en route pour Palamos et pour Sant-Feliu, où le vent avait déjà cassé les amarres de plusieurs barques qui s'en allaient à la dérive".

" Au large de Sant-Antoni, la tartane d'un de mes cousins se retourna, trois hommes de l'équipage périrent dans les flots".

" Mon Dieu!"

" Mère de Dieu!" , gémissaient les commères...

Miquel écoutait ce récit, sans saisir la portée du drame. Un jour il avait demandé à Caroline :

"Qu'est-ce que ça veut dire "se noyer", Néné?"

La nourrice lui en avait fait une relation très réaliste. En l'écoutant, Miquel tremblait de tous ses membres. Pendant plusieurs nuits il n'avait pu fermer les yeux, il voyait le cousin de Caroline s'enfonçant lentement dans les flots, les yeux exorbités, les mains crispées, cherchant en vain à saisir une épave...

Caroline avait un frère contrebandier, elle racontait ses prouesses devant les gens du village, pour la plupart paysans, et, comme ils s'en étonnaient, Néné criait fièrement :

" De la pointe de Tossa au Cap Cerbère, tous les pêcheurs qui

ne sont pas des capons, font de la contrebande".

Elle expliquait comment Perret et ses compagnons de barque allaient à la voile jusqu'aux côtes d'Afrique. Par beau temps, ils revenaient en trois jours, mais avec le Levant, ou la Tramontane, ils en mettaient cinq, et même sept.

" Cinq jours et cinq nuits sans voir la terre ? ", s'écriaient les femmes.

" Parfois sept ", répétait fièrement Caroline.

" Saint-Antoine glorieux ! "

" Sainte-Mère de la Miséricorde ! "

Néné racontait aussi des choses plaisantes sur la mer. Elle décrivait la beauté unique de certaines calanques, où l'eau profonde et calme reflète le sommet des falaises. Elle parlait souvent d'un endroit appelé Aigua-Blava.

" Cette crique ", disait Caroline, " n'a pas sa pareille dans l'univers. Dans l'eau, d'un bleu de méthylène, si qu'ête qu'on croirait une boîte de cristal, vivent des sirènes, végues d'écaillés de poissons, la chevelure d'algues vertes, se nourrissant de coquillages et de fleurs de corail. Mais on ne les voit que le soir, quand le ciel se fane et ne répand plus de lumière, quand la mer se teinte de violet. Lorsqu'un homme s'y risque la nuit, de leur voix enchanteresse, les sirènes l'attirent dans l'eau "

" Il ne revient jamais ? " demandait Miquel.

Caroline répondait :

" Non, elles le gardent ".

" Mais, Néné, il ne pleure pas, il ne veut pas retourner à la maison ? "

Et Caroline évasive :

" On ne l'a jamais su ".

Miquel avait décidé de ne pas s'attendrir sur ces hommes imprudents. Quant à lui, il irait de jour, la main dans la main de sa nourrice. Est-ce qu'il aimerait le chant des sirènes, lui aussi ? Et comment le saurait-il, si jamais il n'osait s'aventurer dans la crique ? Il avait à peine cinq ans; plus tard, il aurait peut-être le courage nécessaire.

Miquel songeait souvent au bonheur d'avoir Caroline.

Personne, à part sa nourrice ne semblait soupçonner ce monde féetique qui vit autour de la mer, dans la mer, ou près de la mer. Etant née au bord de la Méditerranée, Caroline seule, dans ce village de paysans, avait le privilège de la connaître. Comment comparer sa Néné aux autres femmes du village pauvres paysannes dont la conversation tournait invariablement sur le beau ou le mauvais temps, sur les récoltes ou les semailles, sur la truie qui a mis bas, ou sur les lapins et les oies qu'on engraisse ? Rien d'autre ne les intéressaient, et elles ignoraient tout au monde en-dehors de ces choses là.

Néné parlait souvent de la couleur de l'eau marine; elle avait pour la décrire, employé tous les termes dont elle disposait, elle était à bout de connaissances. Un jour qu'elle cherchait un objet de comparaison, Caroline découvrit soudain une bouteille d'eau de Seltz dont le verre était bleu, Néné la prit, et la mettant en plein soleil, elle s'écria :

" Miquel, Miquel, regarde !"

Miquel y colla un oeil, et à travers le verre bleu il vit... Oh! ce qu'il vit ne peut se décrire par des paroles. C'était beau, beau et féérique, hallucinant. Comme un puits de lumière où toutes sortes de bleus se mêlaient, des soleils et des étoiles irisées se croisaient, s'élargissaient et rapetissaient, pour repartir dans tous les sens, et tout cela aveuglant, grouillant, surnaturel!

Miquel oublia la mer, il se refusait à croire que les criques méditerranéennes, même Agua-Blava dont la beauté était célèbre, selon Caroline, fussent aussi merveilleuses, aussi fascinantes qu'un siphon regardé à contre-jour.

Il se mit à aimer passionnément les siphons : d'abord les bleus, rien que les bleus, puis les jaunes et les verts. Le plaisir d'aller avec Néné acheter un siphon pour maman, à l'épicerie du village, transformait le sens d'une journée. Il choisissait, les mains tremblantes : bleu, vert, jauné Miquel aurait voulu prendre tous les siphons, les emporter chez lui, s'enfermer avec eux et ... partir, partir pour les pays magiques, célestes ou aquatiques, gais ou tristes, bien-

faisants ou funestes, car tout cela était dans ces merveilleux verres. Même le blanc, qui à première vue semble si fade, même le violet qui ne permettait qu'un vol plané sur les crépuscules sombres. Le vert offrait à Miguel des chutes prodigieuses dans les profondeurs glauques où il rencontrait les sirènes aux longs cheveux d'algues, vêtues d'écailles de poisson, de corail plein les mains, la bouche de chants muets, qui se transformaient en petites bulles d'air vagabondes.

Il y avait dans le jaune, toute la mélancolie de l'hiver, avec ses longs crépuscules pâles, l'œil unique du monde s'enfonçant lentement dans la terre.

Mais Miguel voulait encore et toujours acheter des siphons. Il était insatiable ! Papa, alors, fronçait les sourcils, remuait la tête, soupirait :

" Cet enfant est maboul ! "

§

§ §

Miguel avait à peine sept ans, quand un jour, on vint de bonne heure le tirer de son lit, on l'habilla en hâte, et, encore endormi, on l'emmena à la chambre de sa mère; on lui montra une longue poupée de cire, enveloppée d'un voile blanc. Elle était couchée dans une caisse noire et portait un crucifix entre ses mains. On avait fermé les volets, tiré les rideaux et allumé des cierges.

D'une voix rauque, papa dit à Miguel que la poupée à la face jaune était maman, qu'elle s'en était allée au Ciel. Mais Miguel ne le crut pas; d'abord, cette chose rigide et décolorée ne pouvait pas être maman, et puis... puisqu'elle s'en était allée au Ciel !

Miguel ne pleura pas, il ne comprenait point pourquoi les autres le faisaient, il n'avait qu'une idée : quitter cette chambre suffocante, aller vers le fauteuil pour voir si maman y était encore. Mais le fauteuil demeurait vide, et bien

tôt papa dit à Néné de le faire disparaître. Alors, Miquel comprit que maman était partie pour de bon, et lui aussi se mit à pleurer.

" Maman ne reviendra donc plus ? "

" Puisqu'elle <sup>est</sup> morte ", cria sauvagement Néné.

" Puisqu'elle <sup>est</sup> au Ciel ", corrigea papa, essuyant une larme.

Pourquoi papa prétendait-il que maman était au Ciel, et en même temps qu'elle demeurait au cimetière, où il fallait aller " tous les jours " lui apporter des fleurs ?

Néné se fâcha beaucoup, elle défendit à papa d'amener Miquel sur la tombe de Madame, et, le visage en flammes, les yeux ~~arrondés~~ <sup>exorbités</sup>, elle criait :

" Quelle bêtise ! " (Elle osait dire cela à papa)

Puis elle prit Miquel dans ses bras, et, le serrant très fort, elle murmurait :

" Pauvre gosse, pauvre petit gosse ! "

Deux ou trois jours plus tard, le fauteuil ayant disparu, et papa s'étant décidé à aller tout seul au cimetière, l'atmosphère de la maison commença à s'alléger. C'était le printemps, les pissenlits et les pâquerettes se montraient dans les prés, des myesotis et des primevères sauvages couvraient les bords du ravin. Le ciel brillait, des nuages étincelants, blancs et joufflus, galopèrent du couchant au levant.

Miquel oubliait déjà maman ; Papa et Caroline l'éveillaient de temps à autre. Papa soupirait :

" Pauvre Anita ! "

" Pauvre Madame ! " répétait la nourrice, " Que Dieu ait son âme ; " et elle se signait.

Caroline avait ~~commencé à~~ <sup>commencé</sup> à battre les matelas et les tapis ~~avec soin~~, à mettre du linge au soleil : des interminables rangées de serviettes, de chemises, de chaussettes, de petites culottes de garçon, que le vent gonflait et agitait.

Miquel se plaisait à voir danser la lessive, c'était à la fois comique et effrayant. De leurs bras mutilés, des hommes sans tête ni jambes, lui faisaient des signes. Miquel les regardait un moment, puis, s'enfuyait, sans oser retourner la tête. Et soudain, il songeait à la poupée de cire, et au mystère qui entourait son départ. La pauvre !, où et avec qui

était-elle maintenant ?

La plupart des enfants que Miquel connaissait avaient une maman. Il n'avait qu'une Néné, lui; c'était un peu mélancolique de répondre toujours aux gens qui passaient par hasard dans le village, et demandaient si Néné était sa maman :

" Non, maman est morte, Caroline est ma nourrice".

Et les gens secouaient la tête, soupiraient, lui caressaient une joue, disant :

" Pauvre petit !"

Cela l'agaçait de s'entendre dire encore "pauvre petit". Il éprouvait une manière de pitié pour la faible et douce créature qu'il avait toujours vue dans un fauteuil, et qu'on avait enfermée dans une caisse, mais personnellement il ne désirait, ni ne demandait un autre amour que celui de Néné.

Caroline s'était remise à lui parler de la mer, lui expliquant qu'elle était incommensurable...

" Quelle longueur ?" demandait Miquel.

Néné ne savait que répondre.

" Aussi longue que le canal qui longe le verger?", insistait l'enfant.

" Beaucoup plus," répondait Caroline.

Pour Miquel, la longueur du canal avait toujours été un mystère; il ne savait ni où il commençait, ni où il finissait. Le mouvement de l'eau fascinait l'enfant. Il ne pouvait pas regarder le courant sans avoir envie de le suivre : courir sur le ~~bord de contention~~<sup>bord</sup>, aller, aller toujours avec les gargouillis de l'eau jusqu'aux fabriques de ~~Salt~~<sup>Santa</sup>-Eugènia, continuer encore à travers la plaine de Salt, puis.... l'imagination de Miquel s'arrêtait. Il n'avait jamais été plus loin que ce village où papa avait un ami. Mais certainement les merveilles imprécises auxquelles il rêvait, sans cesse, commençaient au-delà de Salt. La mer était encore plus longue ? "Mille fois", s'exclamait la nourrice.

Quant à la largeur... Néné prétendait que la rivière Ter, même en hiver, quand l'eau touche aux deux rives, déjà si éloignées l'une de l'autre qu'on ne reconnaît pas un



homme sur la berge d'en face, n'était qu'un "fil" en comparaison de la Méditerranée. Et pour lui donner une idée de sa profondeur, Caroline disait que la ville de Gérone, avec la cathédrale qui est au sommet, ses parcs et ses rivières, ses murailles et ses collines, y disparaîtraient toutes entières.

Miquel ne pouvait pas s'imaginer les dimensions de cette chose immense qui s'appelait la mer; il ne comprenait pas que tous ces gens qui vivaient autour de lui, surtout papa qui passait ses journées à flâner dans la campagne, ne songeassent pas à aller une fois près de la mer, même à évoquer la mer. Dans les beaux contes que papa lui racontait, il n'en était jamais question. Papa se contentait de naviguer à travers les champs de blé, d'avoine, de maïs, de parcourir les bois et les collines, les bords de la rivière et les montagnes, - celles-ci, seulement du regard. Il en parlait souvent à Miquel, il lui laissait comprendre qu'un jour, quand il serait plus grand, il l'y emmènerait. Papa semblait ignorer que, quelque part, derrière l'horizon de collines dressées à l'est de la grande plaine, - c'est de ce côté que Caroline pointait son doigt - pût exister une chose si vaste, si étonnante : la Méditerranée...

Papa était grand et beau. Il avait une barbe noire, des yeux noisette, des dents blanches et luisantes. Quand, son fils à la main, il se promenait à travers la campagne, les femmes qui le croisaient lui adressaient des sourires. Miquel s'en était aperçu et détestait que quelques-unes de ces femmes s'arrêtassent un moment pour lui parler des récoltes, du beau ou du mauvais temps, et que tout à coup, dans un brusque changement de voix, elles lui disent qu'il était seul et malheureux. Miquel, la gorge serrée, évoquait la poupée de cire, puis sa nourrice. Alors une onde de chaleur inondait tout son être. Qu'avaient-ils besoin, lui et son père, d'une autre femme que Caroline ? Et tandis que la paysanne s'éloignait, Miquel ayant rapidement oublié la pauvre maman morte, se mettait à admirer sa nourrice. Elle était différente de toutes ces paysannes du

village. Bien qu'issue d'un peuple de pêcheurs et de mariniérs, elle valait les dames, peu nombreuses d'ailleurs, que Miquel connaissait. Papa disait que Néné était l'honnéteté même et une très bonne ménagère, mais Miquel n'appréciait guère ces qualités. Ce qu'il admirait chez Caroline c'était sa joie de vivre, son enthousiasme, sa fantaisie. Caroline était une fée, elle transformait le quotidien en poésie, le vulgaire en extraordinaire, le monotone en trépidant et romanesque. Miquel ne concevait ni le monde, ni la vie sans Caroline. Il adorait papa, mais papa lui apparaissait comme un gamin à côté d'elle.

Un mois à peine après la disparition de maman, en pleine exaltation printanière, quand le blé lève et les premiers boutons de coquelicots roses et rouges se montrent timidement dans le vert tendre des prairies, papa dit un jour à Miquel, lui montrant de la main une montagne :

" Tu vois, Miquel, cette petite tache claire, juste au sommet? C'est la chapelle de Notre-Mère des Anges; chaque printemps, les gens de la plaine s'y rendent en pèlerinage".

" Nous irons, papa ? "

" Tu es trop petit encore, tu te fatiguerais ". Il ajouta :

" Et puis, je n'aime pas les cris et la saleté de la foule. Les gens abîment le bois avec leurs papiers pleins de graisse et leurs boîtes de conserves vides. Mais je t'y emmènerai un autre jour, toi et moi, seuls".

Dans ces promenades avec papa, ils s'arrêtaient à chaque source, ils s'asseyaient sous les arbres pour se reposer, pour déguster le pain dur et noir qu'ils avaient acheté chez les paysans, et le chocolat à la cannelle que Caroline avait mis dans leur musette. Ils buvaient de l'eau pure qui sourdait de la terre, parfois si froide, que, malgré leur soif, ils ne parvenaient pas à vider leur gobelet. A midi, ils dînaient dans les auberges campagnardes, d'une omelette aux fines herbes, de quelques côtelettes d'agneau grillées sur le bois, et parfois d'un poulet aux tomates, accompagné de salade d'oignons et de cresson. Comme dessert, il y avait toujours des noisettes et des figues, des noix et des raisins secs.

" Allons-y, papa, je marcherai très bien".

Et soudain, papa lâcha la bombe...

" De là-haut, on voit la mer! "

§

De là-haut, on voyait la mer? C'est bien cela qui poussait Miquel à insister tous les jours, jusqu'à ce que la fantaisie verbale de papa se convertit enfin en réalité. Sans l'espérance de voir la mer, il est probable que les petites jambes et le petit coeur de Miquel eussent fléchi avant d'atteindre la chapelle de Notre-Mère-des-Anges. Il fallait vraiment l'inconscience d'un rêveur comme papa, pour emmener un garçon de sept ans jusqu'au sommet de la montagne.

C'était par un joli matin de juin. Il n'y avait pas un souffle d'air. Les feuilles des buissons et des arbres demeuraient immobiles, se détachant en noir sur le bleu émaillé du firmament.

Papa disait :

" Regarde, regarde Miquel, c'est beau! "

Et c'était beau, en effet, mais Miquel brûlait d'impatience. Il ne comprenait pas ce que papa pouvait découvrir dans les choses qu'ils rencontraient. Tout lui était prétexte pour s'arrêter :

" Regarde, Miquel! "

Pauvre papa, il s'étonnait de l'indifférence de Miquel; ils étaient tous les deux penchés sur le vide. De son bras droit, papa lui avait entouré les épaules. <sup>Vues d'en haut</sup> Les collines qu'ordinairement ils parcouraient ensemble, d'où l'on voyait de jolis points de vue sur la cité et ~~sur~~ ses alentours, ~~vers~~ ~~étaient~~, perdaient leur relief et leur forme. Comme elles s'étaient aplaties! Tout s'effaçait, tout se mélangeait maintenant. De vastes étendues vertes fraternisaient avec de larges taches brunes. Mais il y avait surtout du vert dans le paysage : le sombre des chênes, le tendre des saules, l'argenté des trembles, le velouté des pins. Quelques rochers jaunes et mauves surgissaient du flanc de la montagne, se détachaient

Ils marchaient à nouveau.

" Tu dis que Caroline pleurait ?" fit soudain papa.

" Oui".

" Eh bien, je pense", dit-il après un moment de réflexion, "qu'c'est parce qu'elle ne sera pas là-haut pour te présenter à la mer, elle-même".

C'était donc cela ? Oui, papa avait raison. Pauvre Néné ! Miquel voulait revenir en arrière, pour aller vers sa nourrice, la prendre par la main :

" Viens avec nous, Néné".

Trop tard ! Il se reprochait d'être le plus ingrat, le plus cruel des enfants.

" Miquel, tu es fatigué?"

" Papa..."

Il avait des sanglots pleins la gorge. Mais papa, comme d'habitude ne s'aperçut de rien.

" Allons, il nous reste seulement une demi-heure de marche". Il s'essuya le front avec son mouchoir qui sentait le tabac, sortit sa montre noire. (toujours la même, celle qui de son insaisissable tic-tac avait accompagné les nuits fiévreuses de Miquel). Elle faisait très peu de bruit, dans l'ampleur de l'espace.

" A onze heures, nous serons là-haut".

La dernière demi-heure fut la plus pénible. Ça grimpait oh, comme ça grimpait ! Le soleil brûlait cruellement, il n'y avait pas un seul arbre. Des nuages d'insectes minuscules se tenaient au beau milieu du chemin. Ils ne volaient pas, ils vibraient sur place, comme suspendus à un fil invisible.

Miquel était très fatigué; il avait de la peine à remuer les jambes, les bras, même la tête. La musette avec les restes du déjeuner : un quignon de pain et deux pastilles de chocolat, lui pesait comme un sac de cailloux.

Après un buisson de ronces qui longeait le chemin, un mur blanc apparut. En même temps, papa s'écria :

" Nous voici arrivés!"

Et Miquel, tout de suite :

" Où est la mer ?"

Papa fronça les sourcils :

" Diable de garçon, il faut encore marcher jusqu'au bord du plateau".

Papa venait de s'arrêter en face d'un large portail. A côté se dressait la petite chapelle blanche, si brillante au soleil qu'on ne pouvait pas la regarder. Papa se mit dans l'ombre <sup>de la maison</sup> faite de pierres sèches. On y respirait une fraîcheur exquisse.

" Ave Marie, très pure !", fit papa.

Personne ne répondit.

" Ave Marie, très pure !", répéta papa d'une voix claire et grave. Et du fond de l'entrée sombre, une voix encore plus grave répondit enfin :

" Ave Domina Angelorum".

Et un ermite apparut. Une longue barbe blanche striée de jaune débordait sur sa vieille soutane verdâtre.

" Bonjour, mon frère" dit papa.

" Que Dieu notre Seigneur, nous l'accorde à tous", répondit l'ermite.

Papa entra dans la maison, s'assit sur un très vieux banc de chêne soudé à la table, si crasseuse qu'on ne voyait plus sa couleur. Miquel s'y assit aussi.

" J'ai soif", papa".

" Du sirop et de l'eau ?" demanda l'ermite d'une voix blanche.

" Du sirop de framboise " cria Miquel, oubliant le respect qu'il devait au vieux ~~frère~~ <sup>frère</sup>

" Du sirop de framboise, pour deux", confirma papa, "s'il vous plaît".

Puis se tournant vers son fils :

" Va voir la mer".

Miquel se leva, les jambes flageollantes. Ce fut avec peine qu'il s'avança vers deux arbres desséchés qui étaient au bord de la pente. Maintenant que l'heure était arrivée de se présenter devant la mer, il regrettait Caroline. C'est avec elle, avec sa Néné qu'il aurait dû être en cet instant. Car, papa, voyez-vous, il attachait si peu d'importance à la mer qu'il ne se dérangeait même pas pour accompagner son fils.

Sur la terrasse caillouteuse où poussaient quelques touffes d'herbe rabougrie, une poule blanche suivie de ses poussins s'avança, majestueuse. Elle gloussait, un peu méfiante, et les petits, oh si mignons, comme de petites boules soyeuses de coton jaune, piaillaient le bec ouvert. Miquel aurait voulu prendre dans ses mains un de ces poussins adorables, mais la mer devait se trouver quelque part. "Après les deux arbres," disait papa. Il fallait s'y rendre sans tarder.

En ce moment la cloche de la chapelle sonna un coup, frêle, léger. Aussitôt l'air le prit, l'emporta au loin. On pouvait presque le voir circuler dans l'espace. Jamais auparavant Miquel n'avait ressenti une atmosphère aussi impondérable. Elle semblait avoir des ailes, et en même temps elle vibrait comme une corde de violon.

Miquel recommença à marcher, et, à mesure qu'il approchait du bord de la terrasse, suspendue sur le vide, il découvrait des horizons nouveaux. Les montagnes lointaines s'avançaient vers lui, elles montaient des profondeurs, escadaient le ciel. De Notre-Mère-des-Anges, non seulement on distinguait les sommets que Miquel connaissait : Le Montseny, Rocacorba, Notre-Mère-des-Mons, Le Far, <sup>mais</sup> ~~et~~ beaucoup d'autres encore aux noms inconnus. Les chaînes se succédaient : vertes, bleu pâle, bleu foncé, mauves..

Miquel était enfin arrivé au pied des deux arbres à l'extrémité de la terrasse. Une immense étendue s'offrait à son regard, tapis nuancé de terres, de rochers, de verdure. Des crêtes et des combes, des vallons et des pierrailles dévalaient sur la plaine, pas sur celle que Miquel connaissait, mais sur une autre. Cette nouvelle plaine s'étendait jusqu'aux horizons lointains, où il n'y avait plus de montagnes. Miquel aperçut des villages, grands et petits, les uns accrochés aux flancs de Notre-Mère-des-Anges, les autres assis ou couchés parmi les collines et les bois : des oliveraies, des chênaies, des pinèdes... Plus loin, la mosaïque des labours, bruns et verts, le ruban tortueux d'une rivière qui scintillait comme un joyau. Mais pas de mer ! La mer qu'il avait été chercher

n'apparaissait nulle part. L'espace d'une seconde Miquel crut que la mer était une invention de Caroline, une des créatures merveilleuses de l'imagination de l'homme, comme le Hollandais errant du bateau fantôme!... (Néné ~~sème~~, prétendait qu'il, n'existait pas <sup>qu'il</sup> n'avait jamais vécu!)

Caroline l'avait trompé! Papa l'avait trompé! Il allait éclater en sanglots, s'enivrer de souffrance, -c'est bon la souffrance quand il n'y a rien de mieux-.

A moins que... Qu'est-ce, là-bas, tout au fond du pays, cette bande bleue sous un nuage de brouillard rose? On ne distingue pas si elle appartient à la terre ou au ciel. Elle ne se mélange point à la terre, elle est plus bleue, beaucoup plus bleue que le ciel. Ça pourrait être la mer! Oh! oui, ça doit être la mer. On ne l'entend pas. Impossible de se rendre compte de sa largeur, de sa profondeur. Sous la douceur du firmament, une ligne invraisemblablement droite, une ligne comme tracée avec la règle. Elle ne commence nulle part, elle ne finit nulle part.

Ça la mer? Elle ne bouge pas, elle demeure si tranquille et muette! Seulement elle coupe tout, elle met fin à un monde. Oui, c'est bien cela : la fin d'un monde, le commencement d'un autre. La vie humaine s'arrête là. devant elle. Rien de commun entre la terre, amie des hommes, peuplée d'hommes, et la mer, solitaire, déserte, inhumaine...

Miquel comprend le rire de Caroline quand il a voulu comparer la mer au canal. Un canal, une rivière, un fleuve ont quelque chose à faire avec la terre. La terre marche à droite et à gauche du courant, comme les gendarmes qui conduisent un prisonnier. Mais, la mer est farouchement indépendante et fière dans sa solitude. Rien là-dessus, ni montagnes, ni collines, ni forêts, ni villages. Mais si!... quelque chose a réussi à franchir la ligne de l'horizon : une toute petite <sup>plaque</sup> ~~plaque blanche~~ sur l'immensité lisse, avec un mince filet de fumée, droit et léger dans l'azur..

Un bateau! C'est bien la première fois que Miquel en voit un. Caroline lui a montré des gravures qui représentent des voiliers en pleine course, se penchant dangereuse-

ment sur l'eau. Des volutes d'écume montent le long de l'étrave. Caroline a un tableau pendu au mur de sa chambre, juste à côté d'une Sainte-Vierge et à l'Enfant Jésus. Elle lève souvent le regard sur les deux gravures avec la même dévotion. Miquel croit que parfois Néné prie le bateau au-lieu de prier la Vierge.

Miquel s'est mis à désirer des choses folles. Sa petite main monte et descend nerveusement de sa poitrine à son ceinturon, et soudain s'arrête, empoigne la blouse de coton, la chiffonne de ses doigts tremblants.

Aller sur ce bateau, s'éloigner de la terre, la voir rétrécir et disparaître ! Néné dit qu'à un certain moment, on ne voit plus que le ciel et l'eau. C'est bien celà, n'est-ce pas, Néné ?

Miquel se rappelle soudain la tartane du cousin de Caroline, où trois hommes de l'équipage trouvèrent la mort; mais ces accidents-là sont dus à un hasard malheureux. Il arrive aussi que les gens meurent dans la rue, dans leur fauteuil, comme maman.

Oui, les hommes se noient dans la mer; mais le frère de Caroline, le contrebandier, celui qui va à la voile jusqu'aux côtes d'Afrique, celui-là ne s'est point noyé. Si Miquel va un jour en mer, il en sera ainsi pour lui-même.

Miquel ne peut écarter le regard de ce vapeur minuscule qui avance par petites secousses vers le promontoire à gauche. Il va droit son chemin, un chemin subtil, vague, et cependant marqué d'une trajectoire invisible. Il arrivera assurément quelque part. En France ? En Italie ? Peut-être bien que ce léger bateau avec sa coiffure de fumée bleue vient des côtes d'Afrique, où le frère de Caroline va chercher de la contrebande. Les bateaux viennent d'Afrique ! Voilà qui tient du prodige. Ils vous emmènent aussi en Afrique et en Amérique, et là, on voit des choses singulières qui font paraître ridicules les petits bassins des maisons où naviguent des bateaux de papier; la Ter avec ses plages de galets et de sable, ses touffes de roseaux et de joncs, le village et ses fêtes nocturnes.



Miquel désire si ardemment être à bord de ce bateau qu'en un rien il se sent pousser des ailes. Il s'envole sur la mer, et oubliant qu'avec des ailes on peut aller n'importe où sans besoin de navire, il va simplement se poser sur celui-ci. Et des ondes en volute se mettent à le bercer, et le ciel et l'eau s'élargissent autour de lui, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de papa, ni de Caroline, ni de maison, ni de pays. Rien, seul l'espace incommensurable où papillonnent des milliers d'ailes invisibles.

§  
§                    §

Il y avait autour de la maison un jardin presque à l'état sauvage, où Miguel vagabondait à son aise. Des sentiers capricieux le parcouraient en tous sens, chacun avec sa personnalité et son histoire propre, sa physionomie et son odeur particulières. Miguel préférait celui dont les pavots, d'un rose-mauve, exhalaient une odeur âcre. Cette odeur devint par la suite, l'odeur même de son enfance. Ce sentier conduisait à une tonnelle couverte de roses pompon, avec une table de pierre toujours ~~xxxvxxx~~ jonchée de milliers de pétales microscopiques. Miguel s'en emplissait les mains, les froissait entre ses doigts; puis, longuement, il aspirait leur odeur humble et chaste.

Assis sur le banc de pierre, près de la table, l'enfant demeurait des heures entières à observer le petit monde qui l'entourait. Les oiseaux s'éprenaient des roses, les roses se laissaient courtiser.

Dans cet univers fantastique où fleurs et oiseaux jouaient les premiers rôles, les araignées et les mouches figuraient comme guerriers et diplomates, les fourmis et les chenilles comme industriels et mendiants. Dieux et monstres se développaient et s'animaient, emplissant les minutes et les heures de leurs gestes d'amour, de leurs mortelles tragédies.

A l'ombre ajourée du feuillage, les mains pleines

de roses, Miquel passait des matinées entières, le corps immobile, le regard vagabond. Jusqu'à ce que Caroline, arrivée en trombe, le secouait, l'arrachait à ses rêves.

Un autre sentier, bordé d'orties, longeait intérieurement le mur du jardin, aboutissant à un bassin endormi, sous un groupe d'arbres, dont l'eau verte et épaisse dégageait une odeur fétide.

Ayant oublié les oiseaux et les fleurs, Miquel se penchait maintenant sur la petite nappe liquide dans laquelle flottaient des larves. Il s'imaginait être un scaphandrier héroïque, descendant dans les profondeurs glauques. Des poissons aux yeux phosphorescents fendaient les couches aquatiques, leur bouche arrondie sur l'innocente proie. Des bécotiers géants entr'ouvraient leur coquille dentée, surveillant l'ennemi invisible. De grosses pieuvres s'étiraient à travers les algues, leurs mille bras tendus pour un monstrueux enlacement. Puis, le scaphandre abandonné, Miquel émerg<sup>ait</sup>~~geait~~ à la surface, heureux de respirer l'air pur, heureux de voir briller le soleil, heureux d'entendre la rumeur amie du canal. Il se rappelait avec joie que tout ce qu'il venait de voir était faux : seul était vrai le petit bassin endormi, ayant à la surface des insectes flottants et des lunes tremblantes de soleil.

Il n'y avait pas de jardinier à la maison; ni papa, ni Néné ne bêchaient, ni ne taillaient, ni n'arrosaient ce magique jardin sur lequel veillait, sans doute, un génie poétique. Les fruits et les fleurs naissaient, s'épanouissaient, se flétrissaient et mouraient sans que personne ne s'en souciât.

Par-ci par-là, dans un charmant désordre se trouvaient les roses-de-cent-feuilles, les roses-rouges, les roses-thé, les roses-mousse; des jonquilles, des œillets de poète, des œillets-de-bordure avec leur odeur fine et poivrée et des grands œillets blancs, roses et rouges, dont la beauté étonnait toujours Miquel. Il y avait aussi des pivoines,

des hortensias, des tulipes roses et rouges, des lys blancs et des giroflées.

Le long des murs de l'enclos poussaient des chèvrefeuilles, des lilas, des citronnelles. Des campanules roses et bleues grimpaient sur la rampe de l'escalier qui reliait le jardin à la maison. Au pied de la dernière marche, branches et fleurs enchevêtrées, fleurissait un jasmin dont la senteur se répandait jusque dans l'intérieur des chambres.

Les fruits semblaient grandir et mûrir aussi spontanément que les fleurs, mais Miquel connaissait mieux leur époque. Juin et Juillet apportaient les abricots et les petites poires qu'on appelle de la Saint-Jean; Août produisait de belles pêches et de grosses poires d'eau; les branches ployaient sous leur poids. Personne ne s'en occupait, les fruits trop mûrs tombaient par terre ou dans le canal.

De la fenêtre de sa chambre, Miquel voyait tout le jardin, masse désordonnée de verdure pointillée de taches claires. L'eau argentée du canal brasillait tout au fond. Puis, c'était la vaste campagne, les champs labourés. A quatre ou cinq kilomètres de la maison s'étendait un rideau d'arbres qui cachait la rivière Ter. En amont de la plaine, estompées dans la brume des lointains, ondulaient des collines ocres et roses. Plus loin encore, à l'extrême limite du pays, s'élevaient les contreforts des Pyrénées, bleus et mauves. Un train en miniature passait parmi les arbres, à quelques cinq cents mètres de la maison; il avait l'air d'un jouet mécanique, mis là, exprès pour amuser les enfants. Tout à coup, il se fâchait, se mettant à siffler et à courir dans un terrible bruit de ferraille. Il venait jusqu'à une petite gare en briques rouges qui flamboyait parmi les acacias, avec un trottoir de terre battue le long duquel, essouffée et crachottante, la petite locomotive s'arrêtait. Des paysans et des paysannes, chargés de volailles, d'œufs et de légumes, descendaient des petits wagons. Ils allaient en ville vendre leurs marchandises. Le soir ils revenaient prendre le train.

Miquel considérait ces paysans avec un intérêt mélangé de pitié; intérêt, parce qu'ils venaient d'une contrée, bien que proche et d'accès facile, encore mystérieuse pour lui, pitié, parce qu'ils vivaient loin de la mer, ils ne l'avaient jamais vue, ils n'en entendaient jamais parler.

§

§

§

A douze ans, Miquel n'avait pas encore été au bord de la mer. Papa trouvait toujours des excuses pour ne pas l'y emmener, Caroline n'en parlait plus. L'un et l'autre semblaient tous les jours s'attacher davantage à la maison, à la contrée. La nourrice devenait une femme comme les autres. Elle conservait, il est vrai, son mauvais caractère, peut-être même que ce caractère allait de pis en pis... Il n'était plus question d'Aigua-Blava, ni de barques de pêche emportées par le vent, ni du frère contrebandier qui poussait à la voile jusqu'aux côtes d'Afrique. Tout était changé, même les images que l'on trouvait dans les tablettes de chocolat. Pendant longtemps elles avaient nourri l'esprit de Miquel de voyages imaginaires, car elles reproduisaient une longue série d'épisodes de la colonisation espagnole aux Antilles; la mer des Caraïbes, des cabanes de bambou avec des négrillons en pagne, de belles créoles, des bananiers, des caféiers, la savane plantée de canne à sucre... Ces chromos étaient maintenant remplacés par des représentations de fleurs; les "Symboles", disait la première image. Myosotis : ne m'oubliez pas... Violette : modestie... Rose-thé : beauté sans pareille... Oeillet rouge : amour ardent...

La nourrice devenait prosaïque; Miquel ne l'appelait plus "Néné", doux nom dont les syllabes brèves et caressantes avaient symbolisé l'appel du grand premier amour. Oui, tout

était changé, bien changé. Papa ne se plaignait plus, en plaisantant, d'être la poule qui a couvé un oeuf de canard, et Caroline n'avait plus à répondre, en se frappant vigoureusement la poitrine :

" Et moi ? Je n'y suis pour rien, moi ? Il a sucé mon lait, et avec mon lait, le sel de la mer. Il sera marin !"

Tout cela était fini. Quelque part, au-delà des monts était la mer, toujours bleue et silencieuse, attendant Miquel. Personne ne se doutait des liens que la mer et lui avaient noués ensemble, lors de son voyage à Notre-Mère-des-Anges. Comme dans un rêve brumeux, Miquel s'acheminait vers elle, fatalement.

Quelques-uns de ses camarades d'école allaient au bord de la mer passer leurs vacances d'été. A la rentrée des classes, ils commentaient leurs aventures mari~~ées~~<sup>ées</sup>, mais dans un langage que Miquel ne comprenait pas. Ils évoquaient la plage, les jeux, le bain, le canotage et les petites filles aussi. Déjà ils s'intéressaient aux soeurs et aux cousines de leurs camarades. Voulant être virils ils employaient des termes grossiers, et Miquel en souffrait. Il commençait, lui-même à être tourmenté par l'idée de la femme, par le mystère troublant de l'amour.

Aux fêtes de la mi-été on s'amusait au village. Sur la place, large et ronde, entourée de très beaux platanes, garçons et filles organisaient des bals nocturnes. Des guirlandes de papiers de couleurs et des lanternes vénitiennes festonnaient l'espace, d'arbre à arbre. De sa vive et froide lumière, une lampe à acétylène éclairait l'endroit réservé à la musique. Le garçon boucher, un des plus enthousiastes meneurs de foire, peignait sur le mur extérieur de sa maison, le programme des danses en rouge vif :

Valse  
Américaine  
Polka  
Mazurka  
Scottish  
Sardane.

Depuis que ce même garçon boucher était venu à la

maison sacrifier un do<sup>u</sup>x agneau de Pâques, depuis que de sa main barbare, il avait fait jaillir le sang innocent dont les taches maculaient encore les murs de la cave, Miquel le considérait comme un authentique assassin, il le soupçonnait même d'avoir peint le programme avec du sang. Jamais cette horrible odeur ne le quittait, même les dimanches et jours de fête, et quand il changeait de linge, mettait des beaux habits, se lavait, se pommada<sup>it</sup> et se parfumait à l'eau de roses.

L'orgue de Barbarie, mené par un gaillard en manches de chemise, gilet de velours et écharpe rouge, criait dans la tiédeur de la nuit la nostalgie enrouée de ses entrailles. De temps en temps, on permettait une danse au joueur d'orgue; un des gars du village le remplaçait, mais il perdait vite le rythme et la mesure. Tout le monde protestait violemment et le malheureux maître s'en retournait prendre la manivelle.

Les jeunes campagnards s'amusaient de bon cœur. Fiers de leur robuste jeunesse, fiers de leurs muscles développés au travail, fiers aussi de leur cravate voyante, de leurs espadrilles neuves aux rubans bleus ou rouges, ces gars prenaient la danseuse dans leurs bras, la faisaient polker et valser avec passion et violence. Les jupes des filles volaient autour des jambes, laissant à découvert des mollets bien enserrés dans des bas de coton noir ou brun. Les épingles de leurs cheveux tombaient; des mèches sur les yeux, le chignon dans le dos, elles criaient et riaient. Parfois, quelqu'une avait la nausée, pâ<sup>l</sup>issante, elle laissait tomber sa tête <sup>pâle</sup> sur l'épaule de son cavalier. Se moquant d'elle, celui-ci la reconduisait à sa place.

Cette fruste sensualité choquait Miquel. Il aurait voulu se présenter devant l'une des jeunes filles, lui prendre la main, la lui baiser peut-être, et l'emmenant à l'écart de la foule, lui murmurer des madrigaux. Mais les filles du village ne semblaient point se soucier de ce que Miquel aurait pu dire ou faire; elles savouraient avec délices ces plaisanteries vulgaires, ces gestes grossiers...

Papa n'assistait jamais aux fêtes villageoises, Caroline n'en manquait pas une. Les gens disaient que si les gars l'eussent invitée à danser, elle aurait accepté avec plaisir.

Mais Caroline était trop vieille maintenant, Miquel avait honte pour elle.

Oh oui!, le temps où Néné brillait comme une idole était bien révolu. Miquel trouvait la vie mélancolique et décevante.

§

§

§

Papa emmenait parfois Miquel jusqu'à la grande rivière, à une heure de marche de la maison. Bien avant d'avoir atteint ses rives, bien avant même ~~dixxix~~ de percevoir le courant, on aspirait l'odeur amère des plantes humides, on entendait la grave rumeur de l'eau qui montait dans l'espace.

Ils passaient la Ter sur un bac, qu'un vieil homme faisait avancer lentement à l'aide d'une perche. Le bateau était retenu par une poulie qui glissait le long d'un cable. Quand il n'y avait pas d'autres passagers - ce qui arrivait souvent - papa parlait au passeur, il l'interrogeait sur le meilleur endroit où trouver des anguilles et des grenouilles. Papa aimait les prendre vivantes, et les faire cuire, dans une petite auberge de la rive droite.

Tandis qu'ils traversaient la rivière, Miquel regardait courir l'eau. Ces vaguelettes nerveuses et bruissantes l'attiraient irrésistiblement. Mouvement et langage l'invitaient à il ne savait quelles aventures lointaines, auxquelles il faudrait peut-être céder un jour. Il aurait voulu demeurer sur le bac, devenir aide-passeur, et, plus tard, quand le vieil homme serait mis à la retraite, le remplacer. Une seconde après il se rappelait la mer, les contrées exotiques <sup>qu'elle baigne</sup> ~~qu'elle baigne~~. Il souriait avec pitié, mesurant tout d'un coup, l'insignifiance de la rivière, du bac et du vieux passeur. Dans la même onde de pitié, Miquel enveloppait papa. Le naïf amusement

de ces journées ne pouvait satisfaire son ambition d'océans et d'espaces.

Après avoir traversé la rivière, papa donnait quelques sous au passeur, et, enlevant poliment son ~~chapeau~~<sup>chapeau</sup>, il disait :

" A tout à l'heure".

Mais Miquel savait que le soir les surprendraient à quelques kilomètres en amont du passage du bac, là où la Ter se divise en plusieurs bras, forme des flots de galets et de sable, et, tandis que le ciel rougirait, et que les pierres et l'eau deviendraient roses dans le vert sombre des joncs, lui et papa, les souliers à la main, traverseraient le courant, sautant sur les cailloux.

Cependant que papa préparait son panier et ses amorces, Miquel se baignait ou rêvassait enfoui dans les touffes de roseaux. Chaque fois se répétait la même scène : dégoûté de la cruauté de papa envers ces pauvres anguilles et grenouilles que, non seulement il prenait, mais encore écorchait vivantes, Miquel se promettait de ne pas y goûter. Mais, vers midi, quand la provision de chocolat, de pain et de noisettes s'était épuisée, la bataille s'engageait dans sa conscience. L'odeur âcre de mousse et l'air frais de la vallée lui avaient donné une faim de loup. L'omelette et la salade ne suffisaient plus. Plein de honte et de remords, il se jetait sur les anguilles et les grenouilles à la sauce piquante. Il aidait résolument papa à les manger, et papa le regardait les yeux brillants et la lèvre souriante.

Papa aimait couper des joncs; il en choisissait quelques-uns de la même épaisseur, et en fabriquait de petits paniers. Puis, avec un sourire de fiancé timide, il les offrait à son grand garçon de fils. Pauvre papa, il était si rêveur, que souvent il oubliait l'âge de Miquel, dont la voix muait déjà et, - ô plaisir et honte - la lèvre s'ornait d'une ridicule petite ombre de moustache. Papa lui taillait encore des bateaux dans un morceau de bois mi-pourri, et aussi des flûtes dans un roseau d'où Miquel tirait des sons hésitants. Petit à



petit Miquel s'enhardissait, finissant par souffler avec entrain. La flûte produisait des sons aigres et intermittents. Mais le roseau avait une saveur délicieuse. Miquel consentait à jouer le Dieu Pan pour faire plaisir à papa, et aussi pour savourer le jus sucré de la canne.

§  
§            §

Miquel ratait l'un après l'autre, tous les examens. Papa ne lui cachait pas son chagrin, il lui faisait de timides remontrances. Miquel boudait, prenait des mines de victime. Caroline saisissait ces occasions pour dire "ses quatre vérités" à papa. D'abord, de quel droit tourmentait-il Miquel ? Est-ce qu'il n'avait pas, lui aussi, raté tous ses examens ? La preuve ?, il n'avait ni métier, ni profession. Il se promenait, voilà ! La campagne, certes, il la connaissait, il n'ignorait ni le nom d'un arbre, ni celui d'une plante, ni le nom d'une fleur, ni celui d'un oiseau. Ah oui, bien sûr, on pouvait l'interroger sur tous les sentiers de la contrée, il savait où ils conduisaient, d'où ils venaient, par où on pouvait trouver un gué ou un raccourci. Il ne se trompait jamais sur le chant d'un oiseau, et même il les reconnaissait au bruit de leurs ailes. Quelque chose remuait dans un buisson, il disait : ce sont des perdreaux, ça c'est une caille. Est-ce qu'on peut appeler cela une profession ?...

Miquel aurait voulu que Caroline dise, comme quelque années en arrière : "Il n'a pas besoin de s'instruire, il sera marin ! Mais, l'idée même de la mer semblait avoir été bannie de la maison. Ah oui, bannie, et bien bannie !

Pour faire plaisir à papa qui avait la larme à l'oeil chaque fois qu'il devait ~~se~~<sup>re</sup> doubler un semestre, Miquel se promettait tous les jours qu'il ferait le sacrifice d'étudier, mais une fois au lycée, cela devenait impossible. Les murs suintaient l'humidité, la pièce sentait la sueur, l'urine, la pous

sière et l'encre. Oh, comme <sup>il</sup> détestait l'odeur de l'encre ! Sur l'abominable tableau noir, d'interminables rangées de chiffres tracés à la craie se serraient, obsédantes. La craie, dont le seul contact le faisait grincer des dents !

Et pendant ce temps, la mer était toujours là-bas derrière les collines, pareille à elle-même, attendant.

Miquel n'aimait que la géographie ; il y avait au lycée de grandes cartes pendues au mur, qui représentaient l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, taches roses ou jaunes, entourées d'immenses espaces bleus. Aussitôt qu'il entra dans cette classe, Miquel se mettait à dévorer des yeux ces figures irrégulières, ces lignes sinueuses noires et bleues qui représentaient des routes, des fleuves. Le regard fixe, le coeur battant, il "pouvait" métamorphoser ces vulgaires cartons en fragments de monde. L'essentiel était de raidir le cou, de ne pas bouger les yeux, de ne pas prêter attention à ce qu'on faisait autour de lui. Alors le tableau se transformait, les taches bleues devenaient des mers mouvantes que Miquel sillonnait d'un seul élan. Les formes roses ou jaunes commençaient à s'animer, à s'illuminer, à se peupler d'hommes noirs - et alors, il faisait une chaleur torride, les alligators foisonnaient dans les rivières glauques, d'hommes rouges, et de folles chevauchées d'indiens se lançaient <sup>ient</sup> à travers les montagnes rocheuses, d'hommes jaunes, et des femmes aux yeux bridés marchent <sup>ient</sup> sur des socques, avec ~~des tasses~~ <sup>à la main</sup> des tasses de thé, <sup>ient</sup> et un grand chignon criblé d'épingles, des marins à tresse pendante, naviguaient <sup>ient</sup> sur des jonques.

Ces mondes s'écroulaient soudain, une voix tonnante avait dit :

"Miquel Siquès !"

Miquel se levait :

"Présent".

Aux questions du prof, il répondait des choses vagues qui n'étaient pas dans les livres.

Il emportait des Atlas dans son lit et, se privant de sommeil, il les examinait et étudiait pendant des heures. Il s'endormait finalement sur les pages froissées, et rêvait

d'aventures et de voyages.

Papa, sans se douter des batailles qui se livraient dans le coeur de son fils, continuait à être heureux. Il semblait avoir oublié la poupée de cire. Une fois par an, à la Toussaint, père et fils se rendaient au cimetière avec des fleurs. Le reste de l'année on ne mentionnait plus la morte à la maison.

Dans la barbe de papa commençaient à apparaître quelques fils blancs. Ses dents, avant si blanches, jaunissaient un peu. Mais en été comme en hiver, il continuait à battre la campagne, sans la moindre fatigue. Il ne demandait à la vie que la joie de ses yeux, de ses oreilles, de ses sens toujours éveillés.

Il arrivait pourtant qu'il se rappelât ses devoirs de père. Sa dernière découverte était qu'il fallait à Miquel une profession libérale. Il désirait - ah! le pauvre homme - que son fils devint médecin, pharmacien, avocat ou violoniste. (Papa n'avait jamais cessé d'aimer la musique.) Miquel pouvait choisir entre ces quatre professions, et si aucune des quatre ne lui plaisait, il était libre de se prononcer pour les beaux arts ou pour les arts appliqués.

Jamais la moindre allusion à la mer, comme si la mer, - ô misère! - n'emplissait pas à elle seule les trois quarts de la surface du globe. Comme s'il n'y avait jamais eu de navigateurs ou des explorateurs illustres dans l'histoire du monde !

Quand papa parlait d'avenir, Miquel se mettait à trembler, il n'osait pas dire à papa tout ce qu'il pensait de ses projets, mais il était bien décidé à ne pas finir son bachot, et encore moins à s'inscrire dans une faculté quelconque.

Miquel ignorait d'où il tirerait son courage pour dire à papa qu'il voulait être marin.

§

§

§

Un jour à midi, en rentrant du lycée, Miquel trouva un inconnu à la maison. Il pouvait avoir l'âge de papa, il était grand et élancé, portait des vêtements impeccables faits d'une matière exotique. Jamais, auparavant on avait vu au village ~~on n'avait vu au village~~ un homme vêtu de soie blanche de la tête aux pieds; il tenait encore à la main un chapeau de Panama, clair et souple.

Papa lui présenta Miquel dans une absence totale de fierté, comme on présente quelqu'un qui échoue régulièrement à ses examens.

"Tu ne m'avais pas parlé de ce grand garçon de fils", s'exclama l'étranger d'une voix chantante.. Et il serra la main de Miquel avec cordialité et énergie, d'homme à homme.

Il parlait le catalan avec un accent bizarre qui n'était ni ~~ni~~ castillan, ni français, ni allemand, plutôt une musique dont il aurait accompagné ses paroles.

"Si j'avais su que tu avais un garçon de cet âge, j'aurais amené le mien, ils se seraient amusés ensemble.

Miquel écoutait avec ravissement ces voyelles allongées, ces "cc" sifflantes, ces "ll" mouillées. Il s'était mis à les considérer comme l'extrême marque de la distinction.

Caroline s'affairait à la cuisine. En l'honneur de l'étranger elle allait préparer du riz à l'aillioli. Miquel éplucherait les oignons et les tomates, pèlerait les gousses d'ail pour faire le coulis. C'étaient là les ordres irrévocables de la nourrice. Elle expliqua à Miquel que ce Monsieur était le frère de lait de papa. Il arrivait de la Colombie, avait loué pour l'été une maison au bord de la mer. Puis, -pour mieux souligner ses paroles- Caroline posa le soufflet et les pincettes, elle plaça ses deux mains sur ses hanches :

"A seize ans, il est parti pour l'Amérique pauvre et seul".

Et, s'approchant encore de Miquel, lui parlant presque sur le nez :

"Il est revenu riche, im-men-sé-ment ri-che."

La nourrice soupira :

"Ah!, si seulement ton père pouvait trouver une place dans les Amériques!"

"Une place de quoi, Néné ?"

"Que sais-je, d'administrateur, de comptable... Nous irions tous les trois".

Caroline semblait ressuscitée, elle redevenait la femme optimiste, intrépide, d'avant, quand elle voulait que Miquel fut marin. La vue de cet étranger, ami de papa, ravivait en elle le goût de la mer, de l'aventure.

Soudain, elle s'écria :

"Dépêche-toi, Miquel, mon dîner ne sera jamais prêt pour deux heures".

Caroline ne cessait de parler, il y avait déjà longtemps que Miquel ne l'avait vue aussi agitée. Elle se réjouissait d'offrir des mets succulents à l'Américain, -c'est ainsi que nourrice avait décidé de l'appeler, elle n'en démordrait pas, dût-il demeurer à la maison pour le reste de ses jours. Mais Caroline souhaitait qu'il s'en allât avant le soir.

"Car, disait-elle, nous ne pouvons faire de nouvelles dépenses, le coût de la vie augmente tous les jours, notre rente reste la même, si Monsieur ne se décide pas à gagner un peu d'argent".

C'était la vieille rengaine de Caroline, Miquel ne l'écoutait plus. Il avait épluché les oignons et les tomates, pelé les gousses d'ail. Subrepticement il se glissa dans la salle à manger où papa avait introduit son ami.

La nourrice continuait à égrener son chapelet. Quand elle découvrirait l'absence de Miquel, Caroline serait furieuse. Mais Miquel n'avait des yeux et des oreilles que pour l'étranger. La respiration suspendue, il regardait sa bouche, ses mains, ses pieds où il s'attendait à trouver la marque des mers et des terres qu'il avait parcourues.

"N'empêche, disait papa, tu aurais pu au moins écrire une carte postale".

"Je ne sais pas ce qui m'a pris", s'excusa l'Américain, "ce fut comme si tout d'un coup la vie même avait été coupée derrière moi. En mer, les premiers jours, j'éprouvais un regret immense du pays, des amis, et surtout de maman. A chaque tour d'hélice un souvenir filait, un lien se détachait. En vingt jours j'étais devenu léger comme une plume. Plus de souvenirs, plus

de regrets. Mille choses nouvelles me sollicitaient : la mer, en premier lieu, avec son pouvoir d'absorption, puis les gens, passagers, officiers, matelots et finalement... les Tropiques. Ce fut le coup de grâce. Les Tropiques entrèrent en moi, balayèrent tout, pays, famille, amis..."

Miquel buvait les paroles de l'Américain, il aurait voulu qu'il ne cessât jamais de parler. Caroline pouvait l'appeler avec rage, pester, sacrer, secouer les casseroles, il ne bougerait pas, il ne perdrait pas un mot de ce que l'étranger allait dire, car il savait que l'autre n'avait pas fini de parler.. A présent, les aventures ne se passaient plus dans les livres comme à l'ordinaire, mais là, dans la salle à manger. Un voyageur venu d'outre-mer exhalait, avec sa respiration, la vie exotique et fascinante des contrées lointaines.

Papa, inquiet du bruit inusité, mêlé d'imprécations, qui venait de la cuisine, se leva et dit :

"Un moment, mon vieux". Il alla calmer Caroline.

Mais celle-ci criait si fort que l'Américain ne pouvait s'empêcher d'entendre :

"Des fainéants, voilà ce que vous êtes".

Et un moment après :

"Tous les soucis, tout le travail pour moi!"

Pour noyer ces paroles, Miquel disait à l'Américain :

"Alors, vous avez traversé la mer ?"

C'était clair, il venait de proférer une ânerie.

Mais l'Américain ne s'en souciait guère, il répondit :

"Deux fois l'Atlantique et très souvent un bon bout de Pacifique : de Santiago à ~~San Pedro~~ <sup>Quiquivil</sup> de ~~Quiquivil~~ <sup>Quiquivil</sup> à Santiago".

Miquel s'enhardit à ajouter :

"A quel âge êtes-vous parti pour l'Amérique ?" Il espérait empêcher d'entendre les mots grossiers de Caroline.

"J'avais dix-huit ans".

Mais Caroline s'égosillait :

"Au moins "lui", il pourrait m'aider".

Oh !, l'abominable femme. Elle obtiendrait de papa qu'il renvoyât Miquel à la cuisine. Mais papa revint et il ne

l'y renvoya pas. Miquel put continuer à entendre la conversation des deux hommes. Il apprit que l'Américain, dont le nom était Francisco, et papa qui se nommait Marcell, avaient été nourris ensemble par sa grand'mère paternelle, ~~et s'élevèrent~~ comme deux frères jumeaux. Quand l'étranger disait "maman", il pensait à la mère de Marcell, non à sa propre mère qu'il n'avait jamais connue.

"N'empêche", insistait papa, "tu aurais pu envoyer une carte postale".

Don Francisco gémit, les yeux humides :

"Je n'étais plus moi-même, Marcell, mais je ne vous ai jamais oubliés <sup>tous deux</sup>. Une fois, bien des années après mon départ, j'ai voulu vous écrire. Je ne l'ai pas fait, de peur que tu me dises que maman n'était plus".

"Oh, je te comprends, va," dit papa pour le consoler, "en dépit de tout, tu es resté le même, et moi aussi".

Don Francisco raconta comme il avait lutté pour devenir quelqu'un. Puis, il parla d'Emma, de leur grand et merveilleux amour, du bonheur presque céleste dont ils jouirent pendant six ans, de leurs enfants : trois, un garçon et deux filles, et comment soudain la mort fonda sur sa pauvre femme. "Jamais je ne me consolerais de cette perte".

Don Francisco essuya ses larmes.

Miquel regarda papa. Il avait les yeux secs. "Ah, pauvre, pauvre poupée de cire, si bien oubliée !"

"Et toi, mon malheureux frère, toi aussi tu as perdu ta compagne".

Papa soupira :

"Pauvre Anita!"

§  
§                    §

Après le dîner, les deux hommes ~~sortirent~~ <sup>allumèrent</sup> leur cigare, et confortablement assis dans leurs fauteuils, ils con-

tinuèrent la conversation du matin. Chacun faisait à l'autre le récit de sa propre vie. Eux, qui, pendant plus de vingt ans n'avaient pas communiqué, éprouvaient maintenant le besoin de tout raconter à la fois. Tantôt leurs yeux s'allumaient d'une joie et d'un enthousiasme juvéniles, tantôt le ton de leur voix baissait, ralentissait, s'entrecoupant de soupirs et de larmes.

Miquel n'avait même pas songé à aller au lycée, où l'attendaient l'algèbre et le latin. Papa s'était contenté d'abord de lui adresser une ocellade étonnée, puis une seconde suppliante, finalement une troisième désespérée. Par la suite, il évita simplement de le voir, tournant toujours la tête du côté de Francisco.

L'Américain décrivait la vie large et fastueuse de là-bas. L'argent ne se gagnait pas en travaillant - le travail est bon pour les noirs, pour les péones -, mais à force de relations, de diplomatie, d'une intense vie sociale.

Papa n'avait aucune idée des affaires, il posait des questions saugrenues, Francisco éclata de rire :

"Jamais tu n'aurais réussi là-bas".

"Oh, bien sûr", accepta papa avec une satisfaction évidente, comme si de "réussir" lui donnât la nausée.

Don Francisco était assez fier de s'être enrichi, papa l'était encore plus d'être resté pauvre. Ils se regardaient l'un l'autre avec une vague pitié. Chacun semblait remercier le ciel de lui avoir accordé la sagesse, tandis qu'il la refusait à son frère.

Don Francisco se mit à décrire la Colombie et le Brésil. Il parlait de la nature tropicale avec un enthousiasme croissant : fleuves, ~~forêts~~ forêts, montagnes et plaines; arbres, plantes et fruits, tout, absolument tout était plus beau qu'ailleurs.

Miquel écoutait bouche bée, son coeur battait d'un fol espoir : vite, vite plaquer le lycée, s'en aller avec Don Francisco!

Miquel jeta un coup d'oeil à papa, il s'attendait à



le voir plein d'admiration, <sup>mais</sup> il vit qu'il demeurait indifférent non, pas complètement indifférent, soupçonneux, comme quelqu'un à qui l'on veut faire avaler une pilule. Dans ses yeux noisette - on n'avait qu'à y regarder un instant avec attention - on voyait que pour lui aucun pays ne valait le terroir. "Oh, les Andes!", s'exclamait l'étranger. Et tandis que Miquel de plus en plus impressionné se mettait à considérer les Pyrénées et le Montseny comme des collines, et la Pédrera et Montjuich comme de simples tas de sable, il vit avec angoisse que les lèvres de papa s'ondulaient d'un sourire sceptique.

Les yeux de Miquel allaient de l'étranger à papa, ~~et~~ de papa à l'étranger. Son coeur passait de l'enthousiasme et de l'espoir au doute et au découragement.

"Au Brésil", disait Don Francisco, "les arbres et les plantes poussent avec une rapidité incroyable. Tu plantes un arbrisseau, et au bout de trois ans son ombre couvre entièrement la maison. Tu pars pour quelques semaines, et au retour la brousse a dévoré tes habitations, ton jardin. Il faut tout le temps se battre contre ce monstre aux mille bras de racines et de lianes."

"Quelle horreur!", s'exclama papa.

Alors Don Francisco s'adressa au jeune garçon plus apte, semblait-il, à comprendre les beautés tropicales.

"L'étendue de la savane grise ~~est~~ comme la mer, ou le désert".

Miquel lança une oeillette à papa. Papa n'écoutait plus, il s'en était allé parcourir "sa" campagne. Miquel vit, comme dans un tour de magie, les forêts tropicales chassées, la mer des Caraïbes vidée, la savane séchée, les fleurs et les fruits exotiques ~~séchés~~ flétris. Dans les yeux de papa se reflétait tout le pays, ou ce qui pour papa était le pays, c'est-à-dire la plaine qui s'étend des Pyrénées au Montseny, de Rocacorba à Notre-Mère-des-Anges. Étés et hivers défilaient dans ce regard. Les semailles et les moissons se succédaient, les arbres bourgeonnaient, se couvraient de fleurs et de fruits la grande rivière coulait en chantant, et le bac, et le vieux passeur glissaient lentement dessus.

Au désespoir de Caroline, l'Américain restait encore pour souper et dormir à la maison. Sans cesser de maugréer, elle alla avec Miquel préparer la chambre d'amis. Elle tira du placard les draps de fil et un fourreau d'oreiller brodés à la main, garnis de dentelles au fuseau. Ce linge délicat ne sortait que pour les grandes occasions, mais Caroline l'aérait de temps à autre, changeait les branches de lavande enfouies dans ses plis.

La nourrice lava le plancher de mosaïque, épousseta les meubles, mit de l'eau propre dans le broc. Puis, elle regarda autour de la pièce, soupira :

"Un homme si riche!, nous ne pouvons pas nous comparer à lui".

"Mais, Caroline", dit Miquel, "Don Francisco est le frère de lait de papa".

Caroline, courroucée, s'écria :

"Frère ou pas frère, est-ce qu'il ne va pas trouver nos meubles et notre linge trop pauvres ?"

Ce soir-là, Miquel resta encore longtemps avec les deux hommes. A la fin de la soirée, comme ils se préparaient ~~à~~ <sup>enfin</sup> à aller se coucher, l'Américain se retourna vers papa : "Puisque tu n'acceptes pas de venir passer quelques jours avec nous, permets-moi d'emmener ton fils".

Le coeur de Miquel ne fit qu'un bond, ses yeux s'attachèrent à ceux de l'Américain, puis à ceux de papa.

Papa fit la grimace :

"Mon fils a ses examens à passer".

Une onde de désespoir submergea Miquel. En un clin d'oeil il vit la série d'ennuis qui l'attendaient : la torture de l'examen, le chagrin de papa devant les mauvaises notes, les récriminations de Caroline. Dominant son anxiété, il dit :

"Où ça, papa?"

Ce fut Don Francisco qui répondit :

"A Blanes, mon garçon".

A Blanes ! Au bord de la mer, cette mer qu'il ne connaissait que de loin, à qui il s'était promis sept ans plus tôt !

"Papa !"

C'était la plus ardente des prières.

"Bon, vas-y", dit papa avec effort, "lâche tes études, et n'en parlons plus".

Il se tut, mais son visage exprimait une grande souffrance.

Alors Don Francisco intervint :

"Je ne veux pas te faire de la peine, Marcell, laissons ton fils passer ses examens. Je viendrai le prendre en Juillet, la maison est louée jusqu'au premier Octobre.

§

§

§

Ses examens! Miquel avait échoué, comme prévu, et quand papa lui avait crié :

"Tu recommenceras en septembre!", Miquel avait eu le courage de répondre :

"Non, papa, je ne veux pas étudier".

Alors papa, les yeux hagards :

"Qu'est-ce que tu vas devenir ? Nous ne sommes pas riches".

"Je travaillerai".

"A quoi ?",... et les yeux de papa s'emplirent de larmes, ils semblaient dire : " Oh, pas marin, pour l'amour du Ciel, pas marin !" Et Miquel, la bouche déjà arrondie , pour lancer le grand mot le retint dans son coeur.

"Je ne sais pas trop, moi, laissez-moi réfléchir".

"C'est bon, va donc quelques temps chez Francisco", dit papa avec tristesse, "plus tard....eh bien, plus tard nous verrons".

§

A la fin de Juillet, comme convenu, Don Francisco était venu à la maison prendre Miquel. Aussitôt arrivé, il annonça son intention de repartir dans quelques heures, juste le temps de laisser Caroline préparer la valise de Miquel. Ces quelques heures furent infernales. Avec des soupirs et des plair

tes, jurant, pestant et maudissant, la nourrice apprêta le repas pour tout le monde, dressa le lit de Don Francisco avec des ~~draps~~ draps de fil garnis de dentelles, lava et repassa le linge de Miquel.

Elle disait :

"Miquel n'a rien de convenable à se mettre. Il ne peut pas aller dans une maison riche habillé comme un mendiant, la valise pleine de hardes".

\* Papa écoutait patiemment, la tête basse comme un coupable. Il savait bien, lui, que Miquel ne possédait pas de costume neuf ~~convenable~~. Les vêtements de son fils se trouvaient à peu près dans le même état que les siens. Il n'y avait pas à la maison une chemise d'homme, une paire de chaussettes ou un mouchoir présentables. Tout était reprisé, rapiécé, décoloré. Cela ~~mais~~ ne les avait pas empêchés d'être heureux jusqu'à présent.

"Je vous en supplie, Caroline, n'en faites pas une tragédie".  
"Une tragédie, une tragédie", répétait la nourrice, la voix frémissante d'indignation.

Qu'allaient-ils dire les fils de l'Américain, la gouvernante de l'Américain, les bonnes de l'Américain ? Si Monsieur Marcell et Monsieur Miquel n'avaient pas honte, elle, Caroline, elle en avait pour ~~eux~~ !

Les yeux pleins de larmes, elle fouillait rageusement les placards de la lingerie, et sans cesser de maugréer et de jurer, elle rangeait la modeste garde-robe de Miquel.

Enfin tout le monde alla se coucher, tout le monde sauf Caroline.

Après le nettoyage de la vaisselle, elle se mit à raccomoder les chemises de Miquel. Elle dé cousait le col, le retournait et le recousait, mettant la partie usée à l'intérieur.

Miquel s'était réveillé plusieurs fois pendant la nuit. Il voyait par-dessous la porte de sa chambre une raie de lumière. La nourrice veillait encore, le coeur lourd il cachait la tête sous l'oreiller.

Le lendemain matin, Caroline semblait avoir vieilli :

son visage était tiré, ses yeux enflés, ses rides plus nombreuses et plus profondes. Mais dans la petite valise de Miquel, tout était propre, bien repassé, bien rangé.

En pensée, Miquel se mettait à genoux devant Caroline, la remerciant pour son dévouement sans limites. En réalité, il n'osa même pas lui dire merci du bout des lèvres.

L'heure du départ était enfin arrivée. Don Francisco prit la valise de Miquel qu'il voulait absolument porter lui-même, et ils partirent à pied pour la gare à une bonne demi-lieue du village.

Caroline et papa restèrent à la maison; au moment du départ, ils se tenaient dehors l'un à côté de l'autre, devant l'entrée. Les platanes posaient ~~sur leur visage~~ <sup>verte</sup> une ombre, celui de papa, ~~était~~ beau avec sa barbe carrée, ses yeux noisette baignés de mélancolie, celui de Caroline, ~~ridé~~ <sup>était</sup> fané mais souriant.

Papa embrassa Miquel :

"Attention aux grosses vagues, mon garçon",

"Sois sage", lui cria Caroline.

C'était la première fois qu'ils se séparaient de lui, ils avaient l'air absolument désespérés.

Absorbé par la grande aventure qu'il commençait, Miquel ne se retourna pas pour leur faire un signe de la main, mais il devina que papa et la nourrice demeureraient encore sur le seuil de la porte à les voir s'éloigner.

Le soleil brillait sur les champs, les oiseaux pépiaient dans les arbres. D'un rythme monotone, les roues d'un char maraîcher grinçaient sur la route. Un fin nuage de poussière blanche traînait derrière lui.

Dans son demi-sommeil, le charretier levait la voix :

"Arri, arri...".

La bête secouait les oreilles, un son clair de grelot pointillait le silence et la paix champêtres.

Miquel était heureux de quitter ce village où jamais rien de nouveau n'arrivait, où tout, absolument tout, semblait éternel, inamovible.

Demain les roues des chars continueraient d'avancer

et de grincer, la poussière à s'éparpiller, les oiseaux à jaser dans les branches, mais <sup>Miquel</sup> ne serait plus là, il serait au bord de la mer ! Et, bien qu'il ne parvint pas à s'imaginer comment il l'aimerait, son coeur se mit à battre plus fort...

Soudain un long sifflement traversa les champs, alla se perdre dans le rideau d'arbres de la rivière, là-bas, au loin. On entendit un souffle asthmatique, un bruit de ferraille, le petit train apparut parmi les acacias, sautillant sur les rails. Miquel regarda avec commisération ce ridicule petit joujou. Don Francisco et lui allaient prendre le train de France, comme on disait dans le pays, celui que, d'une superstitieuse admiration Miquel regardait passer tous les jours depuis son enfance. Il lui semblait que jamais ils n'arriveraient à la gare. Enfin, ils pénétrèrent dans ce long édifice que Miquel avait souvent contemplé de loin. Don Francisco acheta les billets, ils sortirent sur le quai.

Les rails scintillaient au soleil. Plusieurs lignes passaient devant le trottoir, s'élançant vers l'infini. Par ces minces chemins de lumière, l'imagination de Miquel partait déjà à la conquête du monde.

Mais le train mettait des éternités à venir, Miquel et Don Francisco s'impatientaient.

L'Américain disait :

"Diable de train".

Miquel pensait : pourvu que nous ne soyons pas obligés de retourner au village !

Enfin, l'omnibus entra en gare, Miquel fut très déçu. Il avait rêvé d'un grand express. Depuis bientôt quinze ans il en voyait passer un tous les jours. La locomotive, haute et fière - le monstre noir de son enfance - s'arrêtait comme à regret dans cette gare de province, piaffant, soufflant, jetant des étincelles d'impatience. Partir dans un modeste omnibus, c'était déjà déchanter.

Mais, une fois installé dans le compartiment, Miquel oublia tout sauf qu'il entreprenait un voyage.

Le convoi se mit en marche. Le trottoir commença de reculer. L'espace d'une seconde Miquel s'apitoya sur les gens

qui restaient; le chef de gare compris et, un peu plus loin, le garde-barrière.

Le convoi prit de la vitesse, il roulait au-milieu de la plaine. Les champs labourés, les fermes grises, les chemins que Miquel connaissait pour les avoir mille fois parcourus avec papa, défilaient autour.

Cette plaine était son enfance. Chaque cent mètres vivait un souvenir. Et les paroles de papa, les gestes de papa se trouvaient intimement liés au paysage. Mais le train filait, et les lieux que Miquel avait mis toute une enfance à parcourir restèrent bientôt en arrière. Dix minutes de train équivalaient à dix ans de marches à travers les champs.

Son enfance s'envolait avec le paysage familier. Papa, Caroline, la maison avec le jardin et le canal, et tous les rêves qui y demeuraient semblaient s'enfuir pour toujours. Comme si lui, Miquel, ne devait jamais revenir, pis encore, comme si quelque chose mourait.

§  
§            §

Paquito et Augusta, les deux plus jeunes enfants de Don Francisco s'étaient littéralement jetés sur Miquel, le comblant d'attentions et de tendresses. Ils ne parlaient pas le catalan, leur castillan américanisé ajoutait encore du charme à leur originalité naturelle, à leur grâce exotique.

Léonor, la fille aînée, s'était précipitée dans les bras de son père, l'embrassant à plusieurs reprises. Elle n'avait pas prêté la moindre attention à Miquel. A la chaleureuse présentation de Don Francisco elle avait répondu par une légère genuflexion, tandis qu'elle disait du bout des lèvres : "Enchantée"...

Elle avait de longues tresses d'un blond de lin, des yeux de porcelaine bleu-pervenche, la peau, comme de la nacre. Le sang y transparissait, affluant à la moindre émotion, et

des taches de rousseur, des milliers de petits points bruns, couvraient ses bras et ses joues.

A table, cependant que l'Américain et ses deux plus jeunes enfants s'occupaient constamment de leur hôte, Léonor demeurait silencieuse, indifférente. Elle ne regardait jamais Miquel, exactement comme s'il y avait eu un vide à sa place.

Don Francisco adorait Léonor, l'institutrice anglaise écoutait "Mademoiselle" penchée en avant, la respiration suspendue. Augusta et Paquito n'osaient ni s'amuser, ni faire du bruit devant leur soeur aînée. Chacun dans la maison regardait Léonor, et lui adressait la parole dans une sorte de crainte superstitieuse, comme si à la moindre contrariété, cet être délicat et rare dut se briser en mille morceaux, ou s'évaporer dans l'éther. Miquel lui-même, à peine arrivé, commença de partager ce sentiment. Il se fit tout petit, mesurant chaque geste, chaque parole, veillant à ne pas déplaire à Léonor.

Après le souper Don Francisco était allé accompagner Miquel jusque dans sa chambre. Il lui avait parlé de sa fille aînée, lui expliquant qu'elle avait toujours été très sensible, très impressionnable, le portrait de sa pauvre "mamita". A mesure que Léonor grandissait, cette ressemblance s'accroissait encore. L'âme d'Emma semblait s'être incarnée en Léonor. L'Américain en parlait d'une voix brisée :

"Je vous en supplie, Miquel, ne faites pas attention aux réticences de ma fille, elle a horreur des choses et des êtres nouveaux. Mais cela passera, je vous l'assure. Avec Miss Reader, les rapports étaient très tendus au commencement. Aujourd'hui elles sont inséparables.

Voici que Don Francisco s'était mis à lui dire "vous" Miquel ne comprenait pas ce changement. Était-ce déjà l'influence de Léonor, de l'atmosphère familiale ?

Miquel resta enfin seul. Seul dans une chambre étrangère, couché dans un lit étranger. Seul ? Les ombres qui l'entouraient se peuplaient déjà d'images et de murmures vagabonds. D'impalpables ailes battaient, des échos imperceptibles vibraient, des fantômes de visages se dessinaient, puis s'effaçaient, pour reparaitre instantanément : les traits de Léonor,



d'Augusta, de Paquito, superposés, juxtaposés. La voix de Paquito avec des mots de Léonor, des mots qu'elle n'avait pas dits, pleins d'amitié et de tendresse. Le regard de Léonor et le sourire d'Augusta : glace et chaleur.

Est-ce qu'il n'était pas encore à la maison de Ste Eugénie, dans sa chambre ouvrant sur le jardin ? Est-ce bien vrai que ce matin il en était parti avec Don Francisco, que l'aventure de sa vie venait enfin de commencer ? Léonor, Augusta et Paquito n'étaient-ils pas des créatures de rêve engendrées par la puissance de la nuit ?

Comme sa vie devenait soudain pleine ! Jamais plus elle ne serait ce qu'elle avait été jusqu'à ce jour solitaire, mélancolique ~~et triste~~... *expectative*.

Quelque part, dans cette maison étrangère parée de fleurs et d'oiseaux exotiques, demeuraient trois êtres adorables. Ils reposaient doucement dans leur lit, les cheveux emmêlés, les yeux clos, la respiration calme. Ils pensaient peut-être à lui ! Avec un effort de recueillement, il parviendrait presque à entendre leur souffle, à lire leurs pensées.

Puis, images et voix se brouillèrent. Dans le silence nocturne s'élevait un bruissement d'eau. Ce n'était pas la clameur d'une rivière, ni le frou-frou d'un canal, ni le cliquetis de la pluie. Ce devait être... la mer ! Miquel eut honte de l'avoir oubliée.

C'était un chuchotement musical, plus doux que l'eau qui tombe, plus doux que l'eau qui passe. La chanson <sup>*sergente*</sup> des vagues ~~se pouvait se comparer à rien~~ qu'il écoutait pour la première fois.

§  
§                      §

Avec Miss Reader, Léonor allait tous les matins, de bonne heure, se baigner dans une crique qu'elle avait baptisée du nom de "Déserte". A onze heures, le caleçon de bain et le burnous sous le bras, la ceinture de liège autour du cou et ~~un grand~~ <sup>*un grand*</sup> parasol vert sur l'épaule, les autres enfants s'acheminaient vers la plage. Léonor les regardait partir :

"Amusez-vous bien, les petits".

Elle passait la matinée enveloppée d'un kimono de soie de Chine blanc, brodé de fleurs et de papillons, les pieds nus dans des mules bordées de plume de cygne, les cheveux encore humides épars sur le dos, travaillant son piano ou faisant de la tapisserie.

Miquel partait, le coeur gros :

"Léonor ne viendra donc jamais avec nous ?"

"Jamais !" s'écriait Paquito. Il éclatait de rire.

"Elle hait les lieux publics", expliquait Augusta avec gravité.

Alors la nappe azurée de la mer, la chaleur du soleil, le bruissement des vagues, les rires et les exclamations des baigneurs cessaient d'être aimables à Miquel. Chaque forme, chaque couleur, chaque écho lui rappelaient l'absence de Léonor.

"Êtes-vous sûrs que ce n'est pas à cause de moi que Léonor refuse de nous accompagner?"

Paquito se moquait de lui.

"Elle ? Mon pauvre vieux !"

"Léonor ne se dérange pour personne" disait Augusta.

Miquel regrettait cette indifférence plus encore qu'une vraie haine. Il refusait d'apprendre à nager, de s'amuser avec les filles et les garçons de son âge. Tandis que Paquito et Augusta s'adonnaient joyeusement aux sports nautiques, Miquel, seul sous le parasol vert, écoutait la rumeur des vagues, observait les gens autour de lui.

Des enfants nus, armés de pelles et de seaux construisaient des châteaux, des forteresses, des tunnels et des canaux de sable. Quelques-uns réussissaient à fabriquer des lacs et des mers où les bateaux de fer-blanc et de papier naviguaient paisiblement.

Ce bonheur infantin, les mamans venaient le mettre en pièces. Voulant à tout prix baigner leurs enfants, elles les arrachaient à leurs jeux, les traînant de force dans l'eau. La plage entière retentissait des cris des mioches, des glapissements de leurs mères.

Des dames et des messieurs, graves et circonspects

dans leur costume de bain pudique et démodé, prenaient leur bain de soleil, se retournant sur le dos et sur le ventre. Rôtis à point, ils se mettaient sur leurs jambes. D'un regard méfiant et navré, comme pour demander pardon de leur laideur, ils faisaient le tour de l'assistance. S'approchant de l'eau, ils y trempaient une main, s'y baignaient le front,, puis un pied qu'ils retiraient tout de suite :

"Brrr!"

Prenant leur courage à deux mains, ils traçaient un rapide signe de croix sur leur visage, ils s'accroupissaient enfin dans l'onde.

"Ah, ah!..."

"Oh, oh!..."

La main dans la main, des garçons et des filles couchés par couples, à l'ombre d'une barque, se murmuraient de divines bêtises. L'extase qui baignait leurs visages était ce que Miquel avait vu de plus frénétiquement sensuel.

Un de ces couples, toujours le même, disparaissait jour après jour, derrière un rocher. Anxieusement, Miquel attendait le retour, guettant l'attitude des amoureux, savourant leur trouble, leur ivresse.. Aveugles, sourds, insensibles aux regards de la foule, ils revenaient, mains et hanches soudées comme deux frères siamois. Leurs pas zigzaguant laissaient des traces profondes dans le sable.

A une heure et demie, ou à deux heures, Miquel, Augusta et Paquito, les lèvres sèches, les joues saupoudrées de sel marin, la tête bourdonnante de la rumeur des vagues et des cris des baigneurs, s'arrachaient enfin à la plage.

Léonor, ~~brave~~, coiffée et parfumée, vêtue de linon blanc et rose, jouait du Chopin ou du Liszt sur le vieux piano ~~sans~~, loué avec la maison. Don Francisco et Miss Reader ne se fatiguaient jamais de l'entendre. Ils se tenaient toute la matinée sur la terrasse, l'un près de l'autre sur leur chaise-longue parmi les géraniums, les hortensias, la cage des perruches et deux ou trois amphores de terre cuite où poussaient des bouquets de bambou.

Miquel les avait surpris maintes fois, comme ils échangeaient de tendres sourires. Il savait à quoi s'en tenir main-

tenant. Il s'était mis à apprécier la sécheresse des yeux de papa, quand Don Francisco <sup>avait</sup> évoqué "leurs chères mortes"...

Chaque jour, en arrivant au seuil de la porte, Paquito disait à Augusta, ou Augusta à Paquito :

"Silence, Léonor s'exerce!"

Et Don Francisco ~~ou~~ l'institutrice, ayant déjà entendu le gazouillis des enfants, se levait d'un bond et, ~~l'autre~~ s'avancait le doigt sur les lèvres :

"Chat...chut..."

§  
§ §

Miquel avait perdu l'appétit, il passait des nuits blanches avec des battements de coeur.

Dans la solitude nocturne il évoquait tous les événements heureux de la journée : quelques mots de Léonor, le reflet fugitif de sa chevelure dans l'encadrement d'une porte, l'étincellement de ses dents dans un sourire adressé à papa-Francisco une phrase de Beethoven ou de Chopin qu'il venait enfin de retenir, qu'il essayait de chanter à mi-voix, la bouche tournée vers le mur...

Léonor continuait de l'ignorer. A table, cependant qu Paquito et Augusta lui disaient :

"Miquel, mange".

"Tu n'as pas faim, Miquel?"

Léonor tournait la tête du côté des perruches... Ces oiseaux exotiques brillaient avec leurs taches vertes, bleues, jaunes et roses, dans la volière portative. La jeune fille adressait un de ses meilleurs sourires à l'institutrice :

"Qu'elles sont mignonnes ! Oh, mes petits<sup>es</sup> amours!"

Et Miss Reader de répondre avec empressement, comme la grâce voyante et criarde des oiseaux fût, et Miquel le croyait, mille fois plus importante que la santé et le bonheur d'un pauvre sauvage venu d'outre-collines :

"Oui, mademoiselle, adorables".

Et Don Francisco, comme un écho ponctuel et cérémonieux :

"Des petits amours, en effet."

Miquel n'osait pas adresser la parole à cette belle créature blonde et distante. Seule la nuit le rendait audacieux. Il tenait l'oreiller contre sa joue et les yeux convulsivement clos, il disait :

"Léonor, Léonor, Léonor..."

Chaque matin, avant de s'endormir, Miquel écoutait la mer. Elle bruissait en bas de la maison. Souvent ce n'était qu'un murmure, parfois les vagues s'agitaient, haussant la voix comme si quelque chose s'était mis à aller de travers. Miquel sentait le remords s'éveiller en lui, il devenait sensible à l'appel insistant de la mer. C'est pour elle qu'il était venu à Blanes. Depuis le temps - il ne savait, ni ne voulait savoir combien - qu'il habitait chez Don Francisco, jamais encore il n'avait eu un vrai regard pour elle. De temps à autres, il jetait des oeillades distraites sur cette toile de fond avec le bleu changeant de l'eau et du ciel, fade rideau toujours baissé sur l'infini ; baissé, oui, entre ses anciens rêves et son angoisse présente.

Pendant les minutes lourdes qui précèdent le sommeil, il voyait dans un demi-rêve les calanques d'un vert profond et les sables dorés sur lesquels chatoie l'écume. A ses dernières lueurs d'entendement se mêlait parfois le désir de se donner enfin à la mer, et il lui promettait que demain, il irait seul vers elle, comme la première fois, quand il la découvrit du sommet de Notre-Mère-des-Anges.

Le lendemain il avait oublié ses promesses. Comme si la vie fut éternelle, comme si les catastrophes ne se trouvaient toujours suspendues sur nous, au lieu d'écouter la voix profonde des vagues, il écoutait les gammes et les arpèges de Léonor, il épiait le moment où Léonor, un peu passe de ses exercices, quitterait le petit salon, sortirait sur la terrasse pour prendre un peu l'air. Ce serait leur première rencontre de la journée - Léonor déjeûnait toujours seule - Peut-être que les yeux de porcelaine s'éclaireraient un moment, peut-être que la bouche boudeuse s'ondulerait pour un sourire. Mais Léonor laissait glisser le regard de ses yeux bleu-clair sur

l'espoir insensé de Miquel, mécaniquement, comme les rayons des feux de côtes, sur la mer nocturne. Et cela, l'espace d'un millièrne de seconde; puis, le mécanisme tournait vers la mer, se posait sur une voile latine, sur le faible nuage de fumée d'un bateau.

Léonor avait murmuré en passant :

"Bonjour, avez-vous bien dormi?"

Tous les matins, la même phrase, atone, scandée comme celle d'un gramophone. Puis, cette même voix, incroyablement changée, douce, mélodieuse :

"Miss Reader, je crois qu'on a oublié d'arroser les oeillets".

L'institutrice se précipitait sur l'arrosoir :

"C'est exact, Mademoiselle".

Miquel, entre temps, avait répondu, la voix tressaillante :

"Très bien, et vous?"

Un simple :

"Merci," mettait le point final à la conversation.

Miquel s'était désespérément creusé la tête pour trouver un sujet susceptible d'intéresser Léonor. Peine inutile, son cerveau était vide, son gosier sec.

Dans un mélange de soulagement et de détresse, Miquel voyait Léonor se retirer de la terrasse. Les gammes et les arpegges recommençaient.

Miquel finit par tomber malade. Le médecin, appelé en hâte, lui tâta le pouls, lui prit la température. Il dit que cela devait être une insolation, à moins que cela ne fut la typhoïde ou les fièvres de Malte.

Un matin, Miquel avait 39,7. On télégraphia à papa.

Miss Reader fit sortir Augusta et Paquito de la chambre du malade, avec défense d'y revenir. Cela pouvait être contagieux, dit-elle. Pas assez bas pour que Miquel ne l'entendit.

Les yeux en larmes, les enfants obéirent. Quant à Miquel, tout lui était indifférent. Il n'avait qu'une idée : dormir, s'évanouir, mourir...

Enfin, il était heureux : des mains douces s'occupaient de lui, lui donnaient à boire, lui mettaient de la glace sur la tête, lui changeaient les linges mouillés. Des gens marchaient autour de lui sans faire de bruit, on n'entendait ni

gammes, ni arpèges.

Peu après, il était couché sur le pont d'un bateau, et les vagues se brisaient doucement contre la coque. Penchée sur lui, Léonor pleurait :

"Guéris-toi vite".

Puis :

"Tu me pardonnes, Miquel?"

Il n'avait pas la force de répondre. Il aurait pourtant voulu lui dire qu'il n'avait rien à pardonner. Du moment qu'elle l'aimait...

Plus tard, dans un grand effort, il réussit tout de même à dire :

"Je n'ai pas d'études. Un sauvage, voilà ce que je suis".

Mais, avait-il dit cela assez haut ?

Alors, elle l'agréait ? Il allait guérir tout de suite et lui dire qu'il renonçait à être marin; il deviendrait planteur comme Don Francisco, là-bas, en Colombie.

Maintenant ils chevauchaient à travers la pampa.

"Quand arriverons-nous, Paquito ?"

"Ah", s'écriait Caroline, "alors tu ne veux plus être marin ?"

Papa pleurait. Miquel aurait voulu lui faire comprendre qu'il ne s'en allait pas pour toujours. Mais il lui était impossible de proférer le moindre son.

Tout le monde savait maintenant ce qui lui arrivait avec Léonor. Il n'avait plus besoin de la cacher.

§  
§                    §

Malheureusement, un matin, Miquel se mit à aller mieux. C'était une bien mélancolique résurrection. Papa, doux et triste, demeurait constamment à côté du malade, lui tenant la main, le regardant de ses beaux yeux tendres.

"Ça va, mon gars ?"

Miquel hochait la tête pour dire, oui.

Puis, très bas, comme pour lui offrir, à lui tout seul, un grand un merveilleux cadeau, papa ajoutait :

"Nous allons rentrer à la maison, Miquel".

Et Miquel qui s'était mis de nouveau à croire aux miracles, pensait "non, pas encore, pas maintenant".

Soudain, Miquel apprit par papa que Don Francisco et sa famille partaient pour la Colombie, dans une semaine. Il s'étonna de ne pas éprouver plus de chagrin. Il ne pleura, ni ne gémit. Il avait falli mourir pour Léonor, et cela n'avait rien changé. Parfois, grâce à un suicide manqué ou à une grave maladie, les choses tournent en faveur de la victime. Cela arrive, en tous cas, dans les romans. Mais peut-être pas dans la vie réelle. Dans la vie réelle, les gens malades ou tristes se rendent plutôt ennuyeux. Il fallait éviter d'être malheureux dans l'avenir.

Déjà les enfants et la gouvernante quittaient Blanes pour Barcelone. Don Francisco y demeurait encore deux ou trois jours, jusqu'au départ de Miquel et de papa.

Léonor, Paquito et Augusta vinrent dans la chambre pour prendre congé du convalescent. Augusta s'avança la première, les yeux humides. Ses petites mains fraîches tenaient celles de Miquel :

"Au revoir, à l'année prochaine".

Paquito, la voix frémissante et volontaire, disait :

"Au revoir, Miquel, j'espère que tu viendras nous rejoindre là-bas".

Et ses yeux noirs interrogeaient papa-Francisco.

Vint le tour de Léonor, calme et lointaine, la jeune fille s'approcha, tendit à Miquel une main blanche et molle :

"Au revoir, meilleure santé".

Miquel aurait voulu répondre, mais il ne pouvait pas, ce fut seulement quand ils eurent quitté la chambre, qu'il songea à dire :

"Adieu".

Il regrettait de ne pas être mort et enseveli à côté de la poupée de cire, là-bas, dans le petit cimetière de Sainte Eugénie. C'était horrible de vivre encore, tandis que tout, autour de lui, les choses avaient cessé de vivre : les fleurs, les ciseaux, les plages, la mer, l'automne, la lumière, tout...

Enfin, au matin d'un des derniers jours de Septembre,



Miquel quitta Blanes, décidé à ne plus jamais y revenir. Papa et Don Francisco l'accompagnaient.

Pour éviter au malade la cohue de l'autocar, l'Américain avait loué une voiture à cheval.

A peine avaient-ils parcouru un quart de lieue, que Miquel se retourna vers le village et découvrit la mer : un large ruban vert sur lequel couraient des monstres blancs. Le vent de l'est soufflait en rafales, la poussière entraînait dans la voiture, quelques gouttes de pluie se mirent à tomber.

Miquel écarquillait les yeux, serrait les mâchoires. La bande verte suspendue sur les champs se rétrécissait à vue d'oeil. Le malade avait le coeur gros, ses joues devinrent froides, ses mains moites.

L'inquiétude peinte sur le visage, papa le surveillait :

"Ça ne va pas, mon fils?"

"Je voudrais... je voudrais voir la mer", souffla Miquel.

Le croyant ~~par-être~~ / encore déliquant, Don Francisco dit au cocher :

"Arrêtez un moment". Et sa voix tremblait.

Miquel venait de faire un serment. Comme soulagé d'un grand poids, il dit d'une voix ferme :

"C'est fini".

Ses paupières battirent, puis demeurèrent baissées jusqu'à la gare.)

Et, ses yeux dans l'ombre, lisait <sup>avait</sup> la pensée de papa :

"Mon Dieu, pourvu qu'il recouvre la santé... Qu'il laisse ses études, qu'il soit pêcheur, marin, contrebandier... ce qu'il voudra, mais, mon Dieu, oh mon Dieu, qu'il vive !"

§

§

§

## II

Cela advint à Fort-de-France, ou à La-Pointe-à-Pitre à moins que cela n'arrivât à Balboa, ou peut-être à Colon, bref, quelque part entre la Mer des Antilles et le Golfe de Panama.

On venait de relâcher dans une de ces damnées rades où l'air est absent, l'eau endormie, les cocotiers en carton-pâte, les gens, comme des sonnambules. On avançait l'échelle de coupée, et quelques hommes se disposaient à descendre. De la passerelle supérieure, un matelot cria :

"Miquel Siqués!"

A bord, on l'appelait toujours par ses deux noms, pour ne pas le confondre avec un autre matelot, Miquel Cortada.

Il allait répondre, quand un des rares passagers du cargo, se retourna brusquement, l'interpella :

"Un moment, s'il vous plaît".

L'inconnu était en face de Miquel, le regardant dans une sorte de curiosité malveillante :

"Vous êtes Miquel Siqués, de Saint-Pol-de-Mar ?"

"Je suis Miquel Siqués, en effet, quant à Saint-Pol-de-Mar..."

"Votre père s'appelle-t-il Marcell ?"

Le cœur de Miquel cessa de battre, puis bondit dans sa poitrine.

En un instant, il se rendit compte qu'il avait été heureux depuis longtemps, qu'un danger menaçait ce bonheur.

"Oui, c'est son nom, et ma nourrice qui habite avec lui a nom Caroline".

"Caroline ? Peut-être bien, une vieille femme très criarde ?"

D'une voix qui voulait être calme, Miquel dit :

"Vous connaissez mon père ?"

"Je l'ai vu à Saint-Pol-de-Mar, je ne lui ai jamais parlé".

"Papa a une barbe noire, des dents très blanches, des yeux noisettes..."

L'étranger interrompit :

"Ma foi, celui dont je parle a bien une barbe, mais elle est blanche. Ses yeux... je ne me les rappelle plus. Quant à sa denture, je crois qu'il lui en reste peu".

Miquel voulait dire à cet homme : Taisez-vous, partez tout de suite. Mais il se tut. Combien d'années s'étaient écoulées depuis le jour où il quitta Barcelone ? Dix ? Douze ? Papa pouvait-il être un vieil homme, Caroline pouvait-elle être une vieille femme ?

L'inconnu continua :

"Vous êtes un drôle de type, vous. Pourquoi, si vous n'êtes pas retourné au pays, n'avez-vous pas au moins écrit à votre père ?"

Miquel avait envie de lui dire : Est-ce que cela vous regarde, vous ?

Mais il haussa les épaules et répondit :

"Je ne sais pas". Et il ne savait, en effet, du moins pas encore.

"Ah, vous ne savez pas," ricana l'étranger, "comme c'est facile !"

Miquel se rappela Don Francisco : " Les Tropiques entrèrent en moi, ils balayèrent tout : pays, famille, amis..." Miquel, n'avait pas l'éloquence de l'Américain. Jamais il ne réussirait, <sup>à formuler,</sup> même en pensée, ce qui lui était arrivé depuis le jour où il quitta la maison, et encore moins le motif de son silence.

L'étranger s'était tranquillement appuyé à la rambarde :

"Marceli Siqués", dit-il, le regard fixé sur Miquel, "a vendu sa maison de Gerone, a acheté une baraque de vignes à Saint-Pol-de-Mar, il l'habite avec la vieille femme dont vous parliez tout à l'heure. Les gens disent qu'il est allé s'installer au bord de la Méditerranée pour vous y attendre, qu'il comptait vous faire une surprise à votre retour".

Miquel avala la salive qui était dans son gosier, cligna plusieurs fois des paupières, ouvrit la bouche, la referma. L'autre attendait.

Comme Miquel ne disait toujours rien, l'étranger ajouta que Marceli Siqués, depuis au moins dix ans, allait tous les jours s'asseoir sur un tas de cordes, à l'ombre d'une baraque. D'une main, curvée en forme d'auvent, il se préservait les yeux, de l'autre, il tenait une canne plantée dans le sable. Chaque fois qu'un vapeur apparaissait à l'horizon, les

yeux fixés sur lui, le vieux Monsieur se levait, et appuyé sur sa canne, s'avancait jusqu'au bord de l'eau. Quand le navire doublait la pointe de Mongat, ou celle de Tossa, il allait, les yeux pleins de larmes, se rasseoir sur le tas de cordes. Les pêcheurs de Saint-Pol-de-Mar, prétendaient que le chagrin avait égaré sa raison. Les gamins lui jetaient des poignées de sable criant : "Un bateau! Un bateau!".

L'étranger se tut.

Miquel regardait l'eau du port, verte et profonde, la terre avec ses forêts noires, le ciel aussi bleu que celui des images de son enfance. Dans leur candide beauté, eau, terre et ciel, se moquaient du matelot. Après avoir été ses inséparables copains, ils se désintéressaient de lui, ils s'en allaient légers et souriants, l'abandonnant à sa détresse.

Quelque chose d'immense venait d'être détruit à jamais. Mille sensations contradictoires bouillonnaient en Miquel une dominait : la haine !

Il haïssait cet étranger, comme on hait l'assassin de son père, le voleur de nos trésors, le profanateur de nos autels. Il allait lui sauter au cou, l'étrangler.

Les deux hommes se regardaient maintenant sans rien dire. Tout d'un coup, le regard de l'étranger se vida, il n'y eut que de la crainte dans ses yeux. Il recula d'un pas, puis d'un autre, et, sans perdre Miquel de vue, sauta sur l'échelle de coupée, la descendit en hâte. Il se perdit bientôt dans la foule.

Miquel s'était appuyé à la rambarde, il suivait d'un oeil morne les deux rangées de négresses qui montaient et descendaient sur une longue planche, jetée entre les soutes à charbon et le quai.

Les matelots allaient à terre, ils lui criaient : "Siqués, tu viens ?"

Miquel remuait la tête, absent.

Ces femmes noires n'avaient qu'un pagne autour des reins. Elles portaient une lourde corbeille de charbon sur la tête. Leur peau d'ébène se couvrait de longues stries de sueur qui ruisselaient sur leur dos, sur leurs cuisses. Leur regard

d'humbles bêtes de charge ne quittait pas le sol. Mais au retour, la corbeille vidée, elles se mettaient à rouler leurs yeux en boule, à adresser des sourires et des grimaces à ce marin solitaire, qui semblait attendre leur tendresse. Elles étaient "toutes" prêtes à la lui accorder.

"On ne va pas à terre ?"

Avide des plaisirs de l'escale, le second, tout de blanc vêtu, descendait l'échelle. Il s'étonnait de la passivité du matelot.

A travers les formes féminines qui défilaient devant ses yeux, dans ces voix qui résonnaient autour de lui, Miquel voyait un vieillard assis sur un tas de cordes, le regard rivé à l'horizon.

Combien d'années s'étaient écoulées ? Dix ? Douze ? Peut-être moins. Peut-être plus. Qu'est-ce que c'est que dix ou douze ans pour un homme robuste comme papa ? L'étranger mentait, pour sûr. Papa avait toujours sa barbe noire, ses dents si blanches, ses yeux noisette, tendres et chauds. Mais le vieillard à barbe blanche, voûté, tremblant, idiotisé, venait se placer devant le jeune papa à barbe noire ; le jeune papa était obligé de céder la place au vieillard, et, la voix ironique de l'étranger maudit, disait :

"Pourquoi, si vous n'êtes pas retourné au pays, n'avez-vous pas, au moins, écrit à votre père ?"

Pourquoi, oui, pourquoi ? Miquel se le demandait aussi.

Maintenant c'était trop tard pour écrire, il fallait rentrer. Cette pensée soulagea immédiatement Miquel. Il demanderait son congé au capitaine, il prendrait le premier bateau en partance pour Barcelone, et aussitôt arrivé, il sauterait sur le train du littoral. Dans un mois, il serait auprès de papa. Papa, comme tous les jours, - hiver et été, disait l'inconnu - demeurerait assis sur son rouleau de cordes, la main devant les yeux. Il ne l'entendrait pas venir. Miquel arriverait près de lui : "Papa"... Que de marins, d'exilés, de voyageurs éparpillés sur le vaste globe, n'ont-ils pas, au moins une fois dans leur vie, fait ce même rêve, dire "papa" ou "maman" en ouvrant leurs bras à un vieillard ? Papa tressaillerait, et au cri de "Miquel !" se lèverait, et, chancelant, se

jetterait dans ses bras. Miquel le serrerait éperdûment, dans la chaleur et la force de cette étreinte, chacun saurait trouver le pardon et l'ou<sup>l</sup>li de ses souffrances.

"Je suis venu pour ne plus repartir".

Incrédule, mais plein d'espoir, papa sourirait à travers ses larmes. Pjis, bras-dessus, bras-dessous, père et fils iraient à la maison surprendre Caroline. Miquel aurait mis ses souliers de daim, son costume de Shantung, son chapeau de Panama. Il aurait mal aux pieds - ces damnées chaussures vous mettent à la torture - .Tant pis, il fallait épater la nourrice. En le voyant, elle s'écrierait :

"Vierge de la Miséricorde! C'est toi, Miquel ?"

Elle irait lui préparer un bon repas. Peut-être de ce fameux riz à l'aillioli, dont elle seule connaissait le secret. Puis, lui posant mille questions sur ses voyages, la nourrice irait dresser le lit du marin. Elle sortirait les célèbres draps de fil brodés à la main, garnis de dentelles, et, tout à coup, elle s'écrierait :

"Est-ce que tu ne vas pas trouver nos meubles et notre linge trop pauvres?"

Les négresses avaient fini de charbonner.

"Vous n'allez pas à terre?, demanda une voix grave.

"Non, capitaine".

"Vous n'êtes pas malade, pourtant ?"

"Non, capitaine". Et Miquel ajouta :

"J'ai le cafard".

"Le cafard ?" L'officier s'éloigna en riant.

Miquel aurait dû lui demander son congé, tout de suite. Pourquoi ne l'avait-il pas fait ?

Du quai, une mulâtresse lui adressait des sourires. Elle pouvait avoir quatorze ans, semblait une statue de Tanagra, avec des seins, des épaules, des bras parfaits. Lola était moins noire et plus forte. Miquel se demandait si elle l'attendait encore dans leur petite case de bambou, près du ruisseau. "Toujours", avait-elle dit, la dernière fois.

Comme il serait doux : demeurer dans une île quelconque, auprès d'une de ces mulâtresses humbles et tendres, avec un en-

brise du large.

Quelques heures plus tard, Miquel assistait à un bal dou-dou. Les cris hystériques et les gestes obscènes des négresses, lui donnaient le vertige, et une sorte d'avant-goût de l'enfer.

Le monstrueux vieillard était de nouveau là, se glissant à la première place, se mêlant aux mulâtresses, à la musique, gâtant tout. C'était à craindre que désormais, il s'installerait dans sa vie, le suivrait à terre, l'accompagnerait en mer, ferait avec lui les traversées et les escales.

Mais les flacons magiques jaunes et verts, rouges et ambrés, clignaient de l'oeil à Miquel, et leurs tendres sourires irisés se mêlaient à la diabolique sarabande du jazz, au roulement des fesses féminines. Tout ce monde de cuivre et d'ébène se trémoussait, hurlait, sentait l'orange verte, le fhum et la cannelle. Jusqu'à ce que d'impalpables ailes poussèrent sur les derrières nègres, sur les bouteilles vertes et orange, sur les trompettes et les cymbales des musiciens. Bientôt, ces ailes prirent Miquel, s'envolèrent avec lui dans un ciel chancelant.

§

§

§

La décision est prise, Il va retourner au pays. Cependant que mille après mille, le bateau fend les ondes azurées de l'océan, Miquel se dit :

*"Je retourne là-bas". Bientôt je partirai pour Barcelone*,  
Tous les soirs en se couchant, tous les matins en se levant, il le répète.

Quand il récite sa prière matinale : "Ange gardien, doux compagnon de route, guide les pas de ma journée", il espère que l'ange le mènera vers papa et Caroline.

La couleur, le mouvement, l'odeur même de l'eau ont déjà un autre goût : goût d'adieu, goût de nostalgie. Miquel ne sait même pas vers quel port ils naviguent : une île,

croît-il, située quelque part entre le tropique du Cancer, et celui du Capricorne.

Ciel et mer s'habillent maintenant de reflets féériques. Chaque parcelle d'eau, chaque atome d'espace chantent la magie tropicale. S'enfonçant dans les flots, le jour flamboie en feux d'artifices. Parfois, avant de disparaître, le soleil darde un fugace rayon vert sur les ondes. Dans le firmament vespéral, des cumulus gorgés de lumière rose, forment des îles fantomatiques, avec des villes monumentales couronnées de minarets et de dômes.

La nuit, la Croix-du-Sud tourne nonchalamment dans le ciel jusqu'au matin, où l'aurore jette sur l'immensité étale, des draperies mauves et roses.

Des oiseaux voyageurs croisent l'espace à des hauteurs vertigineuses. Des effluves de fleurs et de fruits accompagnent mystérieusement le navire. Puis, les vents alizés se déchaînent. Une clarté blafarde tombe soudain du ciel. D'interminables cortèges de nuages vont se poser sur l'eau, s'y traînent lourdement, flotte spectrale dans laquelle, bon gré mal gré, il va falloir se perdre.

Obéissant à la voix furieuse d'un invisible capitaine, des régiments de lames se précipitent sauvagement sur le navire, le poussant de tribord à babord. <sup>de babord à tribord</sup> Le bateau ivre, zigzague et rampe sur le dos des lames, puis, glisse dans un gouffre noir. De l'extrémité de la quille jusqu'au pommeau du grand mât, tout le bâtiment tremble et craque. Comme un serpent traqué, la chaîne du gouvernail roule et déroule ses anneaux avec des grincements lugubres. Les haubans et les drisses. l'antenne de la T.S.F. et les étais gémissent, vibrent, sifflent et hululent. Dans les rares poses de l'ouragan, on entend la voix triste des cascades marines. Furieuse, la rafale s'abat de nouveau sur le bateau. Des paquets de mer se précipitent sur le gaillard d'avant, coulent sur les coursives, forment de larges flaques mouvantes.

Entre la mer bouillonnante et le bas plafond cotonneux, la sirène lance des avertissements plaintifs.

La nuit n'apporte aucun changement : dans l'ombre où



gémissent le vent et l'eau, on voit rôder les fantômes des vagues.

Du plus profond de son être, Miquel se réjouit de retourner au pays, de revoir la maison, papa, Caroline. A travers le bruit de l'orage, il écoute sa propre voix gonflée d'amour et de repentir.

Il voit Rocavorba, Notre-Mère-des Anges, le Montseny, le Far... Puis, la vision s'efface. Devant la proue du bateau il n'y a que des gouffres noirs, des lambeaux de brouillard poisseux.

Le marin refoule ses larmes, se jure que si la traversée finit - dans son état d'esprit, il vient à en douter - il fera sur mer un seul et dernier voyage : celui de Barcelone. A cette pensée, son coeur bondit de joie, Papa et nourrice vont être enfin récompensés de leur attente.

Un jour, soudain, un des hommes d'équipage montre du doigt un nuage bleu-pâle, très bas sur l'horizon. Petit à petit, ce nuage se colore de rose, une côte apparaît dans le brouillard. Le coeur du matelot s'est mis à battre. Ce n'est pourtant pas son pays, mais une île quelconque perdue dans l'hémisphère austral. Dans moins d'une heure, ses pieds fouleront la terre ferme. On voit déjà le profil d'une colline, la tour du sémaphore. La mer ballotte encore le navire, mais à mesure que l'île approche, l'eau défrise ses boucles, le vent calme ses sifflements.

Le cargo ralentit enfin. D'un mouvement doux, l'étrave déchire la soie crissante d'un havre. Le wharf s'avance avec des silhouettes humaines, et, un peu en arrière, des arbres, des maisons.

Les machines stoppent, provoquant ce silence soudain où se déroule la chaîne du cabestan. L'ancre choque avec l'eau, s'enfonce dans un glou-glou harmonieux. Claire, voyageuse, légère, la voix du capitaine donne des ordres à l'équipage. On jette l'échelle de coupée.

Avides de liqueurs et de pacotille, les indigènes envahissent le pont : ça crie, ça sent la transpiration, l'huile

de coco, la vanille...

Il n'y a plus de damné étranger pour vous empoisonner l'existence, mais de nouveau le vieillard est là, venu à l'escale relancer Miquel. Alors le marin, le coeur gros, lui jure qu'il va faire le nécessaire et s'embarquer pour Barcelone. Juste le temps de résoudre quelques petits problèmes, puis, le retour immédiat au pays.

Il débarque avec les camarades, et automatiquement, il accomplit les mêmes gestes qu'aux autres escales, "toujours les mêmes", comme un rite.

Parfois, écoeuré de la terre, de sa chaleur, de ses moustiques, de ses odeurs et de ses femmes, il se précipite sur la première chaloupe venue, il regagne le bord.

La nuit des Tropiques, imprégnée de parfums et de murmures, vient palpiter autour du matelot. De temps à autre l'eau frémit mystérieusement : le navire s'incline, puis, se redresse. Au-delà du port est la mer, noire et confuse, étroitement unie avec le ciel.

Une présence s'approche dans les ombres, une main ~~se~~ <sup>lourde</sup> et moite étreint le coeur de Miquel. De l'espace invisible, du silence peuplé de soupirs, le vieillard est venu jusqu'à lui. Maintenant il est là, tout contre sa poitrine <sup>avec</sup> sa barbe blanche, sa voix cassée, son halo mortuaire ~~le touchent~~. Un souffle glacé passe dans les cheveux de Miquel, descend le long de son échine, s'empare de son corps qui commence à trembler.

Effrayé, les pieds et les mains froids, Miquel repousse la vision.

Combien de temps s'est écoulé, depuis le jour où il décida de retourner au pays ? Il ne sait pas, il n'ose pas faire ses calculs. Des mois, des années peut-être...

S'il accepte la baraque de vignes avec une Caroline ridée, échevelée, criarde, à la place de la magicienne Néné, qui de sa voix chaude, de ses yeux enflammés, créait des mondes; s'il accepte un vieux bonhomme larmoyant à la place de ce jeune papa, maître des champs et des collines, seigneur des berges et des plages de la Ter, ce sera au prix de sa propre vie. C'est l'épave de Miquel qu'il ira poser à leurs pieds.

très misérable, et à travers le bruissement si proche des oiseaux qui jasaient autour de lui, Miquel tendait l'oreille à la rumeur lointaine du Pacifique. A deux ou trois milles du bungalow, les vagues déferlaient sur les écueils. Cette rumeur ample et majestueuse pénétrait dans la vallée, passait à travers les forêts sauvages, montait jusqu'aux sommets granitiques, dans le coeur du pays. Chaque roc, chaque falaise produisait son écho. La chanson de la mer emplissait l'île entière.

Miquel s'était levé. Il se préparait une tasse de café noir, l'avalait en hâte. Puis il quittait le bungalow.

Avec des cris aigus et un bruit infernal d'ailes, les merles s'envolaient, abandonnant sur le plancher de la véranda, les goyaves et les pistaches éventrées. Miquel songeait un instant à ces maudits oiseaux. A peine aurait-il parcouru un quart de mille, la maison en serait remplie (les fenêtres manquaient de volets, la porte de battant). Sans cesser de picorer les mangues et les papayes mûres des arbres, les merles pilleraient aussi les restes de son frugal déjeuner; ils s'attaqueraient au régime de bananes suspendu à la porte de la cuisine. A son retour, Miquel trouverait des déchets de toutes sortes sur le plancher, des fientes fraîches d'oiseaux couvriraient les meubles, la moustiquaire...

Miquel allait lentement dans l'ombre légère des tamaris, des acacias, des flamboyants. A droite et à gauche du chemin poussaient, en état de brousse, des vanillières odorantes, des caféiers dont les boutons rouges pointillaient le vert feuillage. D'énormes fleurs d'ibiscus roses, vermeilles, magenta frôlaient ses joues en passant.

La brise matinale exhalait son haleine embaumée de tiarés, de gardénias, de citronniers et d'orangers sauvages. Des cases de bambou, cachées dans la verdure, venaient les rumeurs caractéristiques du réveil quotidien : un enfant pleurerait ou s'amusait, une femme appelait ses poules, un coq chantait... Des ruisseaux invisibles montait un clapotement de baignade.

Miquel avait dépassé les vergers, les habitations,

il s'engageait maintenant dans la région des marécages. Ici et là, des pêcheurs, coiffés d'un ample chapeau de pandanus, le saluaient avec un large sourire de lèvres épaisses. De temps à autre, une femme indigène, simplement enveloppée d'un pagne de coton à fleurs, surgissait d'un bosquet de bambou ou d'un buisson d'antennaire. Elle s'arrêtait pour parler au Blanc. ~~Miquel ne comprenait pas ce langage mais il aimait la musique de ses voyelles sonores, même la comprenait pas, mais il l'aimait.~~ La femme gesticulait, lui montrant quelque chose ~~caché~~ dans la brousse. Il haussait les épaules avec désespoir. La femme secouait sa longue chevelure éparse et, souple et silencieuse sur ses pieds nus, elle s'éloignait avec un sourire.

Pour une ou deux secondes, Miquel oubliait la mer. Il s'imaginait être encore le jeune matelot qui, dans les ports africains, asiatiques ou antillais, avait attiré les femmes. Mais il se rappelait le miroir de la cabine à bord de "Numé méa" (il n'en existait pas dans son bungalow), et haussant philosophiquement les épaules, il recommençait à marcher.

Le Pacifique n'était pas encore visible, mais sa rumeur croissante décelait sa proximité.

Quelques deux cents mètres plus loin, le sentier parvenait au bord d'une anse marine. Ici et là, une ou deux cases de ~~ha~~ bambou sur pilotis, petites taches brunes à peine saillantes sur le fond sombre des forêts, se miraient dans l'eau immobile.

Le soleil, déjà haut, embrasait la baie entière, bordée de la dentelle verte des mangles et des cocotiers.

Suivant la courbe de la côte, Miquel marchait jusqu' à la pointe de l'anse, là où la mer s'étale dans sa mouvante majesté. Des vagues bleues, translucides comme un cristal, se roulaient sauvagement sur les récifs, s'y brisaient avec fracas. Embruns et écume se répandaient sur le corail, sur le lagon.

Les jambes écartées, les pieds enfoncés dans le sable, Miquel se tenait devant la mer. Il regardait la ligne invraisemblablement droite de l'horizon. Cette ligne, comme tirée avec une règle, limitait son univers. Elle n'était cependant qu'une infinitésimale partie de la courbe de la terre, dont la

plus grande partie - oh, ironie, et pourquoi l'appeler terre? - se compose d'eau. Derrière cette ligne, la dernière perceptible à simple vue, des milliers de lignes se succèdent, forment la surface convexe des mers. Au-delà, quelque part, sur un rivage méditerranéen, est un homme assis sur un tas de cordes. Spectre aux lèvres closes, aux yeux aveugles, il ne va plus épier les bateaux qui paraissent à l'horizon. Il demeure la statue vivante de la douleur.

Miquel s'assoit sur l'épave d'une pirogue retournée, il écoute la voix du Pacifique. Cette voix se déroule graduellement dans l'espace, s'amplifie et se brise en coup de tonnerre. Tout le long des écueils, les vagues soupirent et pleurent.

Miquel regarde ses mains, comme s'il s'attendait à y trouver les traces d'un crime. Puis, les enfouissant jusqu'à la couture, dans les poches de son vieux pantalon marin, il s'en retourne à son bungalow.

Mais l'éternelle plainte du Pacifique le poursuit jusque dans sa couche. Il y demeure de longues heures éveillé. L'île entière se repose de l'accablante chaleur tropicale. Oiseaux, lézards et insectes dorment dans les branches immobiles des arbres, ou suspendus au plafond de la vérandah. Un lourd silence flotte dans la forêt assoupie où passe, plus puissante, plus lourde encore, la voix lointaine de la mer.

§

Quand on lui avait signifié qu'il était trop âgé pour piloter un bateau, avec ses dernières économies, il s'était acheté ce petit bungalow et la bande de terre qui l'entourait, où par la grâce de Dieu et <sup>de</sup> la chaleur tropicale poussaient des mangues, des papayes, des bananes, des patates douces et du manioc. Un cocotier géant lui fournissait des noix de coco pour toute l'année, et un arbre à pain, dont les beaux fruits se préparent au four canaque, complétaient sa nourriture. Quant au café, qu'il buvait souvent mélangé à du lait de coco, l'épicier chinois du quartier le troquait facilement avec lui, contre les fruits de son jardin.

Miquel ne demandait qu'à vivre près de la mer les courtes années qui lui restaient à passer dans ce monde. Mais depuis qu'il avait cessé de naviguer, la mer ne le berçait, ni ne l'endormait plus, comme pendant ses cinquante ans de navigation. Elle semblait, au contraire, se renfrogner et le bouder. Miquel interprétait la hauteur menaçante des vagues, le souffle rogue de l'alizé équinoxial, le mugissement terrible des brisants à marée haute, comme des signes d'inimitié et de courroux. Dans les sons et dans les rythmes marins, il croyait comprendre :

" Pourquoi n'es-tu pas revenu dans ta Catalogne ? "

" Pourquoi n'as-tu pas écrit à tes parents ? "

Oui, pourquoi, pourquoi ? se disait Miquel, fixant ses yeux ahuris sur la vaste étendue océane. Mais la mer, comme toujours demeurait énigmatique.

§

Quelques années s'étaient écoulées encore, la mer continuait de sourire, de gémir, de sangloter... Tantôt elle ondulait sa large chevelure liquide, tantôt elle la lissait, la polissait jusqu'à en faire un miroir... Miquel ne cessait de l'écouter, de la regarder. Maintenant elle insufflait des idées nouvelles à l'ancien matelot : la poupée de cire, Caroline, papa, lui-même n'étaient que le jouet d'une puissance occulte. Ils ne pouvaient rien contre l'obscur fatalité qui les faisaient donner, ou recevoir, la souffrance. Si la poupée de cire n'était pas morte, Caroline n'aurait pas élevé Miquel dans le goût de la mer et des navires. Miquel n'aurait pas été marin, et papa demeurerait encore l'homme le plus heureux du monde, dans sa vieille maison de Sainte-Eugénie.

La mer lui parlait tous les jours de <sup>son</sup> père maintenant. Elle lui expliquait que Marcell Siqués était toujours assis sur son tas de cordes, à l'ombre d'une barque. Il n'allait plus au bord de l'eau pour y attendre les navires où son fils aurait

pu revenir des pays lointains, mais pour le seul amour de la mer, pour la bienfaisante narcose qu'elle exerçait sur son esprit, pour le spectacle toujours nouveau, et chaque fois plus séduisant, de sa lumière, de ses rythmes.

§

Miquel continue d'aller tous les jours à la plage. Il ne peut, certes, pas le faire tout d'une traite, comme durant son premier temps dans cette île. Parfois, il met deux, et même trois heures, à y parvenir. Il s'appuie fortement sur sa canne, traîne ses pieds enflés. Exhalant de profonds soupirs, il s'assied de temps à autre sur une pierre, au bord du chemin. Puis il se relève lourdement, et repart. Tout le long de sa route, il entend la voix ample et grave de la mer, et il n'a ~~pas~~ de repos que lorsqu'il est tout près d'elle, assis à son bord.

Les yeux du vieux matelot sont presque aveugles. Il confond la ligne de l'horizon avec la barre écumante des écueils. Du Pacifique, il ne perçoit qu'une immense tache claire. Mais il écoute la voix des brisants, il aspire l'humidité de l'air. Et, par la fraîcheur ou par la suavité du souffle alizéen, il devine la couleur de l'eau. Par le rythme plus ou moins accéléré du ressac, il sait la direction et la hauteur des vagues. La pluie et les embruns mouillent souvent ses lèvres. Il lèche goulûment la douce goutte de pluie, ou la trace amère de l'onde.

Souvent il se rappelle qu'un de ses plus fervents désirs aurait été de mourir en mer, d'y être enseveli. Il sait maintenant qu'il est trop vieux pour aspirer à cet honneur. Sa tombe à lui sera dans l'humble terre. Cela ne l'ennuie pas, toute leur vie durant, ses ancêtres vécurent penchés sur elle, la cultivant, la faisant fructifier et l'aimant de toutes leurs forces. Miquel commence à l'aimer, lui aussi. Il la sent douce et chaude, sous ses pas vacillants.

Ces dernières semaines, papa et lui ont beaucoup ba-

vardé. Ils évoquent la poupée de cire, Caroline, Léonor... Ces suaves fantômes flottent encore entre le père et le fils, les rapprochant, les fondant tous deux dans la même onde d'émotion. Toute rancune s'est dissipée. Papa comprend enfin les sentiments qui ont poussé le marin à quitter le pays, à ne pas y être revenu. Il les pardonne de tout coeur.

Miquel et Marcell Siqués se sont remis à faire des randonnées ensemble. Avec la canne à pêche et le panier d'amorces, ils sont partis le matin, de bonne heure, vers les bords de la mer. Le bac est toujours là, retenu par une poulie qui glisse le long d'un gros câble. Le vieux passeur, appuyé sur sa longue perche, fait encore glisser l'embarcation sur les eaux rapides de la Tivière. Mais ces vaguelettes nerveuses ne réveillent plus chez Miquel l'irrésistible désir du départ.

Papa et lui montent souvent jusqu'au sommet de Notre-Mère-des-Anges, là où Miquel vit la mer pour la première fois.

" Diable de garçon", fait Marcell, " c'est de là-haut que tu découvris ta vocation de marin".

" Tu le regrettes?", dit Miquel.

" Non...non.."

Miquel s'est laissé pousser la barbe, et très souvent il la caresse. Il la sent embrouillée et rebelle sous ses doigts gourds. Il sait qu'elle est entièrement blanche. Mais qu'importe ? Celle de papa est noire de nouveau !

De temps en temps, une vague de remords vient <sup>enrouler</sup> submerger Miquel.

" Pardonne-moi, mon garçon.." dit-il à l'homme assis à l'ombre d'une barque, sur un rivage méditerranéen : "C'est cette garce, (il pointe son menton vers la mer), elle m'avait ensorcelé".

Alors le jeune barbu, <sup>en vahit</sup> submergé, lui aussi, par une ombre de regret : "N'empêche", soupire-t-il, "tu aurais pu, au moins, nous écrire une carte postale".

---

Haute-Saône, juillet 1946  
Pyrénées Orientales, février 1947.